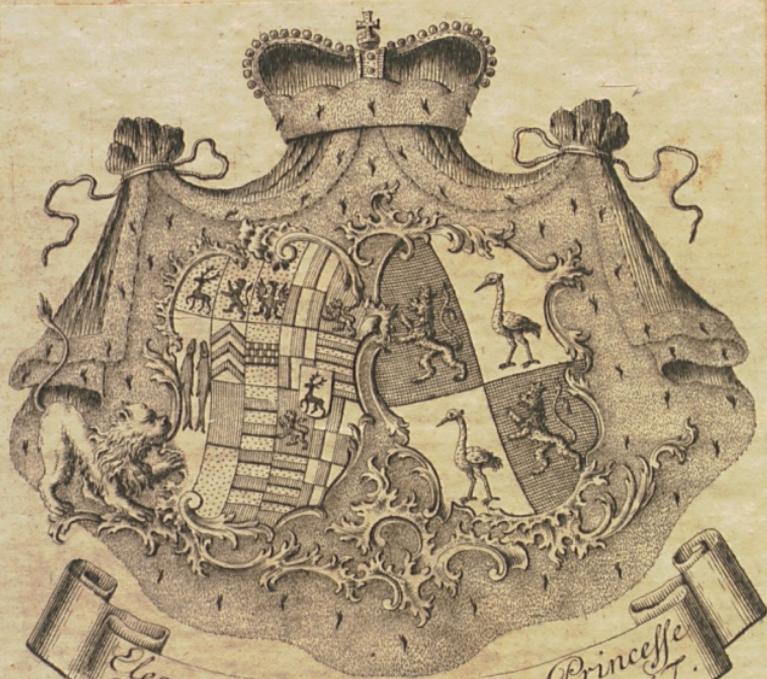


D

00 1/2



Eleon. Maximil. Christine Princesse  
de Stolberg née Comtesse de Reus J.

392





LE CAFFÉ,  
OU  
L'ECOSSAISE,  
COMEDIE,

Par Mr. HUME, traduite en  
Français.

---

Prix 12 sols.

---



A LA HATE,  
Chez H. CONSTAPEL, Libraire.  
MDCCLX.

## A C T E U R S.

Mtre. FABRICE, tenant un Caffé  
avec des Apartements.

LINDANE, Ecoffaife.

MONROSE, Seigneur Ecoffais.

LE LORD MURRAI.

POLLY, suivante.

FRE'EPOT, *qu'on prononce* FRI-  
PORT, gros négociant.

FRELON, écrivain de feuilles, &  
fripon.

LADY ALTON, *on prononce* LEDY.

Plusieurs Anglais qui viennent au Caffé.

Domestiques.

*La Scène est à Londres.*



## P R E F A C E.

✽ ↻ ↻ ✽ A Comédie dont nous présentons la traduction aux amateurs de la littérature, est de Monsieur HUME, pasteur de l'Eglise d'Edimbourg, déjà connu par deux belles tragédies, jouées à Londres: il est le frère de ce célèbre philosophe Mr. *Hume*, qui a creusé avec tant de hardiesse & de sagacité les fondemens de la métaphysique & de la morale; ces deux philosophes font également honneur à l'Ecosse leur patrie.

La Comédie intitulée L'ECOSSAISE, m'a parû un de ces ouvrages qui peuvent réussir dans toutes les langues, parce que l'auteur peint la nature, qui est partout la même: il a la naïveté & la vérité de l'estimable *Goldoni*, avec peut-être plus d'intrigue, de force, & d'intérêt. Le dénouement, le caractère de l'héroïne, & celui de *Fréepart*, ne ressemblent à rien de ce que nous connaissons sur les Théâtres de France; & cependant, c'est

la nature pure. Cette pièce paraît un peu dans le goût de ces Romains Anglais qui ont fait tant de fortune : ce sont des tonches semblables, la même peinture des mœurs, rien de recherché, nulle envie d'avoir de l'esprit, & de montrer misérablement l'auteur, quand on ne doit montrer que les personnages : rien d'étranger au sujet, point de tirade d'écolier, de ces maximes triviales qui remplissent le vuide de l'action. C'est une justice que nous sommes obligés de rendre à nôtre célèbre auteur.

Nous avoions en même temps que nous avons crû, par le conseil des hommes les plus éclairés, devoir retrancher quelque chose du rolle de *Frélon*, qui paraissait encor dans les derniers Actes : il était puni, comme de raison, à la fin de la pièce ; mais cette justice qu'on lui rendait, semblait mêler un peu de froideur au vif intérêt qui entraîne l'esprit vers le dénoüement.

De plus, le caractère de *Frélon* est si lâche, & si odieux, que nous avons voulu épargner aux lecteurs la vûe trop fréquente de ce personnage, plus dégoutant que comique. Nous convenons qu'il est dans la nature : car dans les  
gran-

grandes villes, où la presse jouit de quelque liberté, on trouve toujours quelques-uns de ces misérables qui se font un revenu de leur impudence, de ces *Arétins* subalternes qui gagnent leur pain à dire & à faire du mal, sous le prétexte d'être utiles aux belles-lettres, comme si les vers qui rongent les fruits & les fleurs pouvaient leur être utiles.

L'un des deux illustres sçavants, & pour nous exprimer encor plus correctement, l'un de ces deux hommes de génie, qui ont présidé au Dictionnaire Encyclopédique; à cet ouvrage nécessaire au genre humain, dont la suspension fait gémir l'Europe; l'un de ces deux grands hommes, dis-je, dans des essais qu'il s'est amusé à faire sur l'art de la comédie, remarque très judicieusement, que l'on doit songer à mettre sur le théâtre les conditions & les états des hommes. L'emploi du *Frélon* de Mr. *Hume* est une espèce d'état en Angleterre: il y a même une taxe établie sur les feuilles de ces gens-là. Ni cet état, ni ce caractère, ne paraissent dignes du théâtre en France; mais le pinceau Anglais ne dédaigne rien; il se plaît quelquefois à tra-

cer des objets, dont la bassesse peut révolter quelques autres nations. Il n'importe aux Anglais que le sujet soit bas, pourvû qu'il soit vrai. Ils disent que la Comédie étend ses droits sur tous les caractères, & sur toutes les conditions; que tout ce qui est dans la nature doit être peint; que nous avons une fausse délicatesse, & que l'homme le plus méprisable peut servir de contraste au plus galant-homme.

J'ajouterai, pour la justification de Mr. *Hume*, qu'il a l'art de ne présenter son *Frélon* que dans des moments où l'intérêt n'est pas encor vif & touchant. Il a imité ces peintres qui peignent un crapaud, un lézard, une couleuvre dans un coin de tableau, en conservant aux personnages la noblesse de leur caractère.

Ce qui nous a frappé vivement dans cette pièce, c'est que l'unité de temps, de lieu, & d'action y est observée scrupuleusement. Elle a encor ce mérite rare chez les Anglais, comme chez les Italiens, que le théâtre n'est jamais vuide. Rien n'est plus commun & plus choquant, que de voir deux acteurs sortir de la scène, & deux autres venir à leur  
pla-

place fans être appellés, fans être attendus: ce défaut insupportable ne se trouve point dans l'*Ecoffaise*.

Quant au genre de la pièce, il est dans le haut comique, mêlé au genre de la simple Comédie. L'honnête homme y sourit de ce sourire de l'ame préférable au rire de la bouche. Il y a des endroits attendrissants jusqu'aux larmes; mais fans pourtant qu'aucun personnage s'étudie à être patétique: car de même que la bonne plaisanterie consiste à ne vouloir point être plaisant, ainsi, celui qui vous émeut ne songe point à vous émouvoir; il n'est point rhétoricien, tout part du cœur; malheur à celui qui tâche, dans quelque genre que ce puisse être.

Nous ne sçavons pas si cette pièce pourrait être représentée à Paris; nôtre état, & nôtre vie, qui ne nous ont pas permis de fréquenter souvent les spectacles, nous laissent dans l'impuissance de juger quel effet une pièce Anglaise ferait en France.

Tout ce que nous pouvons dire, c'est que malgré tous les efforts que nous avons faits pour rendre exactement l'original, nous sommes très loin d'avoir at-

teint au mérite de ses expressions, toujours fortes, & toujours naturelles.

Ce qui est beaucoup plus important, c'est que cette Comédie est d'une excellente morale, & digne de la gravité du sacerdoce, dont l'auteur est revêtu, sans rien perdre de ce qui peut plaire aux honnêtes gens du monde.

La Comédie ainsi traitée est un des plus utiles efforts de l'esprit humain. Il faut convenir que c'est un art, & un art très difficile. Tout le monde peut compiler des faits & des raisonnements; il est aisé d'apprendre la trigonométrie: mais tout art demande un talent, & le talent est rare.

Nous ne pouvons mieux finir cette préface que par ce passage de nôtre compatriote *Montagne* sur les spectacles.

„ J'ai soutenu les premiers personna-  
 „ ges des Tragédies Latines de *Bucanam*,  
 „ & de *Guerante*, & de *Muret*, qui se  
 „ représentèrent à nôtre Collège de  
 „ Guienne avec dignité. En cela, *An-*  
 „ *dreas Goveanus* nôtre principal, com-  
 „ me en toutes autres parties de sa char-  
 „ ge, fut sans comparaison le plus grand  
 „ principal de France, & m'en tenait-  
 „ „ on

„ on maître ouvrier. C'est un exercice  
 „ que je ne mesloüe point aux jeunes  
 „ enfans de maison, & ai vû nos prin-  
 „ ces depuis s'y adonner en personne, à  
 „ l'exemple d'aucuns des anciens, hon-  
 „ nestement & louablement: il est loisi-  
 „ ble même d'en faire mestier aux gens  
 „ d'honneur & en Grèce. *Aristoni tragi-*  
 „ *co aëtori rem aperit: huic & genus, &*  
 „ *fortuna honesta erant: nec ars, quia ni-*  
 „ *hil tale apud græcos pudori est, ea defor-*  
 „ *mabat.* Car j'ai toujours accusé d'im-  
 „ pertinence, ceux qui condamnent ces  
 „ esbatemens; & d'injustice, ceux qui  
 „ empeschent l'entrée de nos bounes vil-  
 „ les, aux Comédiens qui le valent, &  
 „ envient au peuple ces plaisirs publics.  
 „ Les bonnes polices prennent soin d'as-  
 „ sembler les citoyens, & les rallier com-  
 „ me aux offices sérieux de la dévotion,  
 „ aussi aux exercices & jeux. La société  
 „ & amitié s'en augmente, & puis on  
 „ ne leur concède des passetemps plus  
 „ réglés que ceux qui se font en présen-  
 „ ce de chacun, & à la vie même du  
 „ magistrat, & je trouverais raisonnable  
 „ que le prince à ses dépens en grati-  
 „ fiât quelquefois la commune; & qu'aux

„ villes populeuses il y eût des lieux des-  
„ tinés, & disposés pour ces spectacles;  
„ contre quelque divertissement de pires  
„ actions & occultes. Pour revenir à mon  
„ propos, il n'y a tel que d'allécher l'ap-  
„ petit & l'affection, autrement on ne fait  
„ que des ânes chargés de livres; on  
„ leur donne à coups de foïet, en gar-  
„ de, leur pochette pleine de science;  
„ laquelle, pour bien faire, il ne faut  
„ pas seulement loger chez soi, il la faut  
„ épouser.





LE C A F F É,  
O U  
L' E C O S S A I S E,  
C O M E D I E.

---

ACTE PREMIER.

S C E N E I.

*(Le Théâtre représente un Caffé & des  
chambres sur les ailes ; de façon qu'on  
peut entrer de plein-pied des apparte-  
mens dans le Caffé.)*

FRELON *(dans un coin, auprès d'une  
table sur laquelle il y a u-  
ne écritoire & du caffé ; li-  
sant la gazette.)*

Q U E de nouvelles affligeantes ! des graces  
répandües sur plus de vingt personnes !  
aucune sur moi ! Cent guinées de gratifica-  
tion

tion à un bas officier, parce qu'il a fait son devoir; le beau mérite! Une pension à l'inventeur d'une machine qui ne sert qu'à soulager des ouvriers! une à un pilote! des places à des gens de lettres! & à moi rien! encor-encor-& à moi rien. (*Il jette la gazette & se promène.*) Cependant, je rends service à l'Etat, j'écris plus de feuilles que personne, je fais enchérir le papier... & à moi rien! - Je voudrais me venger de tous ceux à qui on croit du mérite. Je gagne déjà quelque chose à dire du mal, si je peux parvenir à en faire, ma fortune est faite. J'ai loué des fots, j'ai dénigré les talents; à peine y a-t-il là de quoi vivre. Ce n'est pas à médire, c'est à nuire qu'on fait fortune.

(*au maître du Café.*)

Bon jour, Monsieur Fabrice, bon jour. Toutes les affaires vont bien, hors les miennes: - j'enrage.

F A B R I C E.

Mr. Frélon, Mr. Frélon, vous vous faites bien des ennemis.

F R É L O N.

Oui, je crois que j'excite un peu d'envie.

F A B R I C E.

Non, sur mon ame, ce n'est point du tout ce sentiment là que vous faites naître: écoutez; j'ai quelque amitié pour vous; je suis fâché d'entendre parler de vous comme  
me

me on en parle. Comment faites-vous donc pour avoir tant d'ennemis, Mr. Frélon?

F R É L O N.

C'est que j'ai du mérite, Mr. Fabrice.

F A B R I C E.

Cela peut être, mais il n'y a encor que vous qui me l'avez dit; on prétend que vous êtes un ignorant; cela ne me fait rien; mais on ajoute que vous êtes malicieux, & cela me fâche, car je suis bon homme.

F R É L O N.

J'ai le cœur bon; j'ai le cœur tendre; je dis un peu de mal des hommes, mais j'aime toutes les femmes, Mr. Fabrice, pourvû qu'elles soient jolies: & pour vous le prouver, je veux absolument que vous m'introduisiez chez cette aimable personne qui loge chez vous, & que je n'ai pû encor voir dans son appartement.

F A B R I C E.

Oh pardy, Mr. Frélon, cette jeune personne là n'est guères faite pour vous; car elle ne se vante jamais, & ne dit de mal de personne.

F R É L O N.

Elle ne dit de mal de personne, parce qu'elle ne connaît personne. - N'en seriez-vous point amoureux, mon cher Mr. Fabrice?

FA

F A B R I C E.

Oh non; elle a quelque chose de si noble dans son air, que je n'ose jamais être amoureux d'elle: d'ailleurs sa vertu. . . .

F R E L O N.

Ah ah ah ah, sa vertu! . .

F A B R I C E.

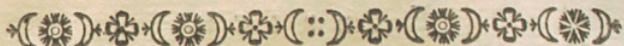
Oui, qu'avez-vous à rire? est-ce que vous ne croyez pas à la vertu, vous? Voilà un équipage de campagne qui s'arrête à ma porte: un domestique en livrée qui porte une malle: c'est quelque Seigneur qui vient loger chez moi.

F R E L O N.

Recommandez moi vite à lui, mon cher ami.



SCE-



## S C E N E I I.

Le Chevalier MONROSE, FABRICE,  
FRELON.

M O N R O S E.

Vous êtes Monsieur Fabrice, à ce que je  
crois ?

F A B R I C E.

A vous servir, Monsieur.

M O N R O S E.

Je n'ai que peu de jours à rester dans cet-  
te ville. O Ciel! daigne m'y protéger....  
Infortuné que je suis! . . . . On m'a dit  
que je serais mieux chez vous qu'ailleurs,  
que vous êtes un bon & honnête homme.

F A B R I C E.

Chacun doit l'être. Vous trouverez ici,  
Monsieur, toutes les commodités de la vie,  
un appartement assez propre, table d'hôte si  
vous daignez me faire cet honneur, liber-  
té de manger chez vous, l'amusement de  
la conversation dans le Caffé.

M O N R O S E.

Avez-vous ici beaucoup de locataires?

FA-

F A B R I C E.

Nous n'avons à présent qu'une jeune personne, très belle & très vertueuse.

F R E L O N.

Eh oui, très vertueuse, eh, eh.

F A B R I C E.

Qui vit dans la plus grande retraite.

M O N R O S E.

La jeunesse & la beauté ne sont pas faites pour moi: qu'on me prépare, je vous prie, un appartement où je puisse être en solitude. . . . Que de peines! . . . Y a-t-il quelque nouvelle intéressante dans Londres?

F A B R I C E.

Monsieur Frélon peut vous en instruire, car il en fait; c'est l'homme du monde qui parle & qui écrit le plus; il est très utile aux étrangers.

M O N R O S E (*en se promenant.*)

Je n'en ai que faire.

F A B R I C E.

Jé vai donner ordre que vous foyez bien servi. (*il sort.*)

F R E L O N.

Voici un nouveau débarqué: c'est un grand seigneur sans doute, car il a l'air de ne se foucier de personne. Mylord, permettez que je vous présente mes hommages, & ma plume.

M O N-

## M O N R O S E.

Je ne suis point Mylord; c'est être un sot de se glorifier de son titre, & c'est être un faulxaire de s'arroger un titre qu'on n'a pas. Je suis ce que je suis; quel est votre emploi dans la maison?

## F R E L O N.

Je ne suis point de la maison, Mr., je passe ma vie au caffè, j'y compose des brochures, des feuilles: je sers les honnêtes gens. Si vous avez quelque ami à qui vous vouliez donner des éloges, ou quelque ennemi dont on doit dire du mal, quelque auteur à protéger ou à décrier, il n'en coûte qu'une pistole par paragraphe.

## M O N R O S E.

Et vous ne faites point d'autre métier dans la ville?

## F R E L O N.

Monseigneur, c'est un très bon métier.

## M O N R O S E.

Et on ne vous a pas encor montré en public, le cou décoré d'un collier de fer de quatre pouces de hauteur?

## F R E L O N.

Voilà un homme qui n'aime pas la littérature.



## S C E N E III.

FRELON (*se remettant à sa table.*)  
*Plusieurs personnes paraissent dans l'intérieur du Caffé.* MONROSE *avance sur le bord du Théâtre.*

M O N R O S E .

MES infortunes sont-elles assez longues, assez affreuses? errant, proscrit, condamné à perdre la tête dans l'Ecosse ma patrie: j'ai perdu mes honneurs, ma femme, mon fils, ma famille entière: une fille me reste, errante comme moi, misérable, & peut-être déshonorée; & je mourrai donc sans être vengé de cette barbare famille de *Murrai* qui m'a persécuté, qui m'a tout ôté, qui m'a rayé du nombre des vivants! car enfin, je n'existe plus; j'ai perdu jusqu'à mon nom, par l'arrêt qui me condamne en Ecosse; je ne suis qu'une ombre qui vient errer autour de son tombeau.

(*Un de ceux qui sont entrés dans le Caffé frappant sur l'épaule de Frélon qui écrit.*)

Eh bien, tu étois hier à la pièce nouvelle; l'auteur fut bien applaudi; c'est un jeune homme de mérite, & sans fortune, que la nation doit encourager.

UN

## UN AUTRE.

Je me soucie bien d'une pièce nouvelle. Les affaires publiques me désespèrent; toutes les denrées sont à bon marché; on nage dans une abondance pernicieuse; je suis perdu, je suis ruiné.

FRELON (*écrivant.*)

Cela n'est pas vrai, la pièce ne vaut rien; l'auteur est un sot, & ses protecteurs aussi; les affaires publiques n'ont jamais été plus mauvaises; tout renchérit; l'Etat est anéanti; & je le prouve par mes feuilles.

## UN SECOND.

Tes feuilles sont des feuilles de chêne; la vérité est que le grand Turc arme puissamment pour faire une descente à la Virginie, & que c'est ce qui fait tomber les fonds publics.

Le Chevalier MONROSE (*toujours sur le devant du théâtre.*)

Le fils de Mylord Murrai me paiera tous mes malheurs. Que ne puis-je au moins, avant de périr, punir par le sang du fils, toutes les barbaries du père!

## UN TROISIEME INTERLOCUTEUR

(*dans le fond.*)

La pièce d'hier m'a paru très bonne.

FRELON.

Le mauvais goût gagne; elle est détestable.

LE TROISIEME INTERLOCUTEUR.

Il n'y a de détestable que tes critiques.

LE SECOND.

Et moi je vous dis que les fonds baissent, & qu'il faut envoyer un autre Ambassadeur à la Porte.

FRELON.

Il faut sifler la pièce qui réussit, & ne pas souffrir qu'il se fasse rien de bon.

(*Ils parlent tous quatre en même tems.*)

UN INTERLOCUTEUR.

Va, s'il n'y avait rien de bon, tu perdrais le plus grand plaisir de la satyre. Le cinquième acte surtout, a de très grandes beautés.

LE SECOND INTERLOCUTEUR.

Je n'ai pû me défaire d'aucune de mes marchandises.

LE TROISIEME.

Il y a beaucoup à craindre cette année pour la Jamaïque.

FRELON.

Le quatrième & le cinquième acte sont pitoyables.

MONROSE (*se retournant.*)

Quel fabat !

LE PREMIER INTERLOCUTEUR.

Le gouvernement ne peut pas subsister tel qu'il est.

LE

## LE TROISIEME INTERLOCUTEUR.

Si le prix de l'eau des Barbades ne baisse pas, la patrie est perdue.

M O N R O S E.

Se peut-il que toujours, & en tout pays, dès que les hommes sont rassemblés, ils parlent tous à la fois! quelle rage de parler, avec la certitude de n'être point entendu!

Mr. FABRICE, (*arrivant avec une serviette.*)

Messieurs, on a servi; surtout, ne vous querellez point à table, ou je ne vous reçois plus chez moi. (*à Monrose.*) Mr. veut-il nous faire l'honneur de venir dîner avec nous?

Le Chevalier MONROSE.

Avec cette cohue? non, mon ami, faites moi apporter à manger dans ma chambre. (*Il se retire; les survenants sortent pour dîner. Frélon est toujours à la table où il écrit. Fabrice frappe à la porte de l'appartement de Lindane.*)





## SCÈNE IV.

FABRICE, Mademoiselle POLLY,  
FRELON.

FABRICE.

**M**ademoiselle Polly, Madlle. Polly!

POLLY.

Eh bien, qu'y a-t-il, notre cher hôte?

FABRICE.

Seriez-vous assez complaisante pour venir  
diner en compagnie?

POLLY.

Hélas je n'ose, car ma maîtresse ne man-  
ge point : comment voulez-vous que je  
mange ? Nous sommes si tristes !

FABRICE.

Cela vous égayera.

POLLY.

Je ne peux être gaie, quand ma maîtresse  
se souffre, il faut que je souffre avec elle.

FABRICE.

Je vous enverrai donc secrètement ce  
qu'il vous faudra.

( Il sort. )

FRE-

FRELON, (*se levant de sa table.*)

Je vous suis, Mr. Fabrice. - Ma chère Polly, vous ne voulez donc jamais m'introduire chez votre maîtresse? vous rebutez toutes mes prières?

P O L L Y.

C'est bien à vous d'oser faire l'amoureux d'une personne de sa sorte!

F R E L O N.

Eh de quelle sorte est-elle donc?

P O L L Y.

D'une sorte qu'il faut respecter: vous êtes fait tout au plus pour les suivantes.

F R E L O N.

C'est-à-dire que si je vous en contais, vous m'aimeriez?

P O L L Y.

Affurément non.

F R E L O N.

Et pourquoi donc ta maîtresse s'obstine-t-elle à ne me point recevoir, & que la suivante me dédaigne?

P O L L Y.

Pour trois raisons; c'est que vous êtes bel esprit, ennuyeux & méchant.

F R E L O N.

C'est bien à ta maîtresse, qui languit ici dans la pauvreté, & qui est nourrie par charité, à me dédaigner.

P O L L Y.

Ma maîtresse pauvre ! qui vous a dit cela, langue de vipère ? ma maîtresse est très riche : si elle ne fait point de dépense, c'est qu'elle hait le faste : elle est vêtue simplement par modestie : elle mange peu, c'est par régime ; & vous êtes un impertinent.

F R E L O N.

Qu'elle ne fasse pas tant la fière : nous connaissons sa conduite, nous sçavons sa naissance ; nous n'ignorons pas ses aventures.

P O L L Y.

Quoi donc ? que connaissez-vous ? que voulez-vous dire ?

F R E L O N.

J'ai partout des correspondances.

P O L L Y.

O ciel ! cet homme peut nous perdre. Mr. Frélon, mon cher Mr. Frélon, si vous sçavez quelque chose, ne nous trahissez pas.

F R E L O N.

Ah ah, j'ai donc deviné, il y a donc quelque chose, & je suis le cher Mr. Frélon. Ah ça, je ne dirai rien ; mais il faut . . . .

P O L L Y.

Quoi ?

F R E L O N.

Il faut m'aimer.

P O L.

P O L L Y.  
 Fy donc, cela n'est pas possible.

F R E L O N.

Ou aimez-moi, ou craignez moi, vous savez qu'il y a quelque chose.

P O L L Y.

Non, il n'y a rien, sinon que ma maîtresse est aussi respectable que vous êtes haïssable : nous sommes très à nôtre aise, nous ne craignons rien, & nous nous moquons de vous.

F R E L O N.

Elles sont très à leur aise: de là je conclus qu'elles meurent de faim : elles ne craignent rien, c'est-à-dire qu'elles tremblent d'être découvertes : . . . Ah je viendrai à bout de ces avanturières, ou je ne pourrai. (Il sort.)



S C E N E V.

L I N D A N E (*sortant de sa chambre, dans un déshabillé des plus simples.*)

P O L L Y.

L I N D A N E.

AH ma pauvre Polly, tu étais avec ce vilain homme de Frélon: il me donne toujours de l'inquiétude: on dit que c'est

B 5

un

un esprit de travers, & un cœur de boïe, dont la langue, la plume & les démarches font également méchantes; qu'il cherche à s'insinuer partout pour faire le mal s'il n'y en a point, & pour l'augmenter s'il en trouve. Je serais sortie de cette maison qu'il fréquente, fans la probité & le bon cœur de nôtre hôte.

P O L L Y.

Il voulait absolument vous voir, & je le rembarrais . . .

L I N D A N E.

Il veut me voir, & Mylord Murrai n'est point venu! il n'est point venu depuis deux jours!

P O L L Y.

Non, Madame; mais parce que Mylord ne vient point, faut-il pour cela ne dîner jamais?

L I N D A N E.

Ah! souvien-toi surtout de lui cacher toujours ma misère, & à lui, & à tout le monde; je veux bien vivre de pain & d'eau, ce n'est point la pauvreté qui est intolérable, c'est le mépris: je sçai manquer de tout, mais je veux qu'on l'ignore.

P O L L Y.

Hélas, ma chère maitresse, on s'en aperçoit assez en me voyant: pour vous, ce c'est pas de même; la grandeur d'ame vous soutient: il semble que vous vous plaisez à combattre la mauvaise fortune; vous n'en êtes  
que

que plus belle; mais moi je maigris à vûe d'œil: depuis un an que vous m'avez prise à vôtre service en Ecoffe, je ne me recon- nais plus.

L I N D A N E.

Il ne faut perdre, ni le courage, ni l'espérance: je supporte ma pauvreté, mais la tienne me déchire le cœur. Ma chère Polly, qu'au moins le travail de mes mains serve à rendre ta destinée moins affreuse: n'ayons d'obligation à personne; va vendre ce que j'ai brodé ces jours-ci. (*Elle lui donne un petit ouvrage de broderie.*) Je ne réussis pas mal à ces petits ouvrages. Que mes mains te nourrissent & t'habillent: tu m'as aidée: il est beau de ne devoir nôtre subsistance qu'à nôtre vertu.

P O L L Y.

Laissez-moi baiser, laissez moi arroser de mes larmes ces belles mains qui ont fait ce travail précieux. Oui, Madame, j'aimerais mieux mourir auprès de vous dans l'indigence, que de servir des Reines. Que ne puis-je vous consoler!

L I N D A N E.

Hélas! Mylord Murrain n'est point venu! lui que je devrais haïr, lui le fils de celui qui a fait tous nos malheurs! Ah! le nom de Murrain nous sera toujours funeste: s'il vient, comme il viendra sans doute, qu'il ignore absolument ma patrie, mon état, mon infortune.

P O L L Y.

P O L L Y.

Scavez-vous bien que ce méchant Frélon se vante d'en avoir quelque connoissance?

L I N D A N E.

Eh comment pourrait-il en être instruit, puisque tu l'ès à peine? Il ne sçait rien, personne ne m'écrit, je suis dans ma chambre comme dans mon tombeau: mais il feint de sçavoir quelque chose pour se rendre nécessaire. Garde toi qu'il devine jamais seulement le lieu de ma naissance. Chère Polly, tu le sçais, je suis une infortunée, dont le père fut proscriit dans les derniers troubles, dont la famille est détruite: il ne me reste que mon courage. Je t'ai ouvert, mon cœur, mais songe que tu le perces du coup de la mort, si tu laisses jamais entrevoir l'état où je suis.

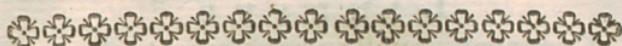
P O L L Y.

Et à qui en parlerais-je? je ne fors jamais d'auprès de vous; & puis, le monde est si indifférent sur les malheurs d'autrui.

L I N D A N E.

Il est indifférent, Polly, mais il est curieux, mais il aime à déchirer les blessures des infortunés: & si les hommes sont compatissans avec les femmes, ils en abusent; ils veulent se faire un droit de nôtre misère; & je veux rendre cette misère respectable. - Mais, hélas! Mylord Murrain ne viendra point?

S C E.



## S C E N E VI.

LINDANE, POLLY, FABRI-  
CE (*avec une serviette.*)

F A B R I C E.

Pardonnez - Madame - Mademoiselle - je ne sçai comment vous nommer, ni comment vous parler: - vous m'imposez du respect. Je fors de table pour vous demander vos volontés: - je ne sçai comment m'y prendre.

L I N D A N E.

Mon cher hôte, croyez que toutes vos attentions me prénètrent le cœur; que voulez-vous de moi?

F A B R I C E.

C'est moi qui voudrais bien que vous voulussiez avoir quelque volonté. Il me semble que vous n'avez point diné hier.

L I N D A N E.

J'étais malade.

F A B R I C E.

Vous êtes plus que malade, - vous êtes triste, - entre nous, pardonnez: - il paraît que vôtre fortune n'est pas comme vôtre personne.

L I N -

L I N D A N E.

Comment, quelle imagination! je ne me suis jamais plainte de ma fortune.

F A B R I C E.

Non, vous dis-je, elle n'est pas si belle, si bonne, si désirable que vous l'êtes.

L I N D A N E.

Que voulez-vous dire?

F A B R I C E.

Que vous touchez ici tout le monde, & que vous l'évitez trop. Ecoutez; je ne suis qu'un homme simple, qu'un homme du peuple; mais je vois tout votre mérite, comme si j'étais un homme de la cour: ma chère Dame, un peu de société, un peu de bonne chère; nous avons là-haut un vieux gentilhomme avec qui vous devriez manger.

L I N D A N E.

Moi, me mettre à table avec un homme, avec un inconnu!

F A B R I C E.

C'est un vieillard qui me paraît tout vôtre fait. Vous paraissez bien affligée, il paraît bien triste aussi: deux afflictions mises ensemble peuvent devenir une consolation.

L I N D A N E.

Je ne veux, je ne peux voir personne.

F A-

F A B R I C E.

Souffrez au moins que ma femme vous fasse sa cour: daignez permettre qu'elle mange avec vous pour vous tenir compagnie. Souffrez quelques soins. . . .

L I N D A N E.

Je vous rends grace avec sensibilité, mais je n'ai besoin de rien.

F A B R I C E.

Oh je n'y tiens pas; vous n'avez besoin de rien, & vous manquez de tout.

L I N D A N E.

Qui vous en a pû imposer si témérairement?

F A B R I C E.

Pardon!

L I N D A N E.

Ah! Polly, il est deux heures, & Mylord ne viendra point.

F A B R I C E.

Eh bien, Madame, ce Mylord dont vous parlez, je sçai que c'est l'homme le plus vertueux de la Cour: vous ne l'avez jamais reçu ici que devant témoins; pourquoi n'avoir pas fait avec lui honnêtement, devant témoins, quelques petits repas que j'aurais fournis? c'est peut-être votre parent?

L I N D A N E.

Vous extravaguez, mon cher hôte.

F A.

## F A B R I C E.

Va, ma pauvre Polly: il y a un bon dîner tout prêt dans le cabinet qui donne dans la chambre de ta maîtresse, je t'en avertis. Cette femme-là est incompréhensible. Mais, qui est donc cette autre Dame qui entre dans mon café comme si c'était un homme? elle a l'air bien furibond.

## P O L L Y.

Ah! ma chère maîtresse, c'est Mylady Alton, celle qui voulait épouser Mylord: je l'ai vuë une fois roder près d'ici, c'est elle.

## L I N D A N E.

Mylord ne viendra point, c'en est fait, je suis perdue: pourquoi me suis-je obli-  
née à vivre?

(Elle rentre.)



## S C E N E VII.

LADY ALTON, (*ayant traversé avec colère le théâtre, & prenant Fabrice par le bras.*)

Suivez-moi; il faut que je vous parle.

## F A B R I C E.

A moi, Madame?

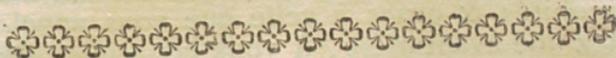
L.A.

L A D Y A L T O N.

A vous, malheureux.

F A B R I C E.

Quelle Diabliesse de femme!

*Fin du premier Acte.*

A C T E II.

S C E N E I.

L A D Y A L T O N, F A B R I C E.

L A D Y A L T O N.

**J**E ne crois pas un mot de ce que vous me dites, Mr. le caffetier. Vous me mettez toute hors de moi-même.

F A B R I C E.

Eh bien, Madame, rentrez donc toute dans vous-même.

L A D Y A L T O N:

Vous m'osez assurer que cette avanturière est une personne d'honneur, après qu'elle a reçu chez elle un homme de la Cour: vous devriez mourir de honte!

C

F A :

F A B R I C E.

Pourquoi, Madame? Quand Mylord y est venu, il n'y est point venu en secret, elle l'a reçu en public, les portes de son appartement ouvertes, ma femme présente, sa suivante présente. Vous pouvez mépriser mon état, mais vous devez estimer ma probité; & quant à celle que vous appelez une avanturière, si vous connaissiez ses mœurs, vous les respecteriez.

L A D Y A L T O N.

Laissez moi, vous m'importunez.

F A B R I C E.

Oh quelle femme! quelle femme!

L A D Y A L T O N, (*elle va à la porte de Lindane, & frappe rudement.*)

Qu'on m'ouvre.



## S C E N E II.

L I N D A N E, L A D Y A L T O N.

L I N D A N E.

**E**H qui peut frapper ainsi? & que vois-je?

L A-

L A D Y A L T O N.

Répondez - moi : Mylord Murrai n'est - il pas venu ici quelquefois ?

L I N D A N E.

Que vous importe , Madame ? & de quel droit venez-vous m'interroger ? suis-je une criminelle ? êtes-vous mon juge ?

L A D Y A L T O N.

Je suis vôtre partie : si Mylord vient encor vous voir , si vous flattez la passion de cet infidèle , tremblez : renoncez à lui , ou vous êtes perdue.

L I N D A N E.

Vos menaces m'affermiraient dans ma passion pour lui , si j'en avais une.

L A D Y A L T O N.

Je vois que vous l'aimez , que vous vous laissez séduire par un perfide ; je vois qu'il vous trompe , & que vous me bravez : mais sachez qu'il n'est point de vengeance à laquelle je ne me porte.

L I N D A N E.

Eh bien , Madame , puisqu'il est ainsi , je l'aime.

L A D Y A L T O N.

Avant de me venger je veux vous confondre ; tenez , connaissez le traître , voilà les Lettres qu'il m'a écrites ; voilà son portrait qu'il m'a donné ; ne le gardez pas au moins , il faut le rendre , ou je . . . .

LINDANE (*en rendant le portrait.*)

Qu'ai-je vû ! malheureuse, . . . Madame . . .

LADY ALTON.

Eh bien ! . . .

LINDANE (*en rendant le portrait.*)

. . . . . Je ne l'aime plus.

LADY ALTON.

Gardez vôte résolution & vôte promesse : sçachez que c'est un homme inconstant, dur, orgueilleux, que c'est le plus mauvais caractère . . . .

LINDANE.

Arrêtez, Madame ; si vous continuez à en dire du mal, je l'aimerais peut-être encore. Vous êtes venuë ici pour achever de m'ôter la vie ; vous n'aurez pas de peine. -- Polly, c'en est fait ; vien m'aider à cacher la dernière de mes douleurs.

POLLY.

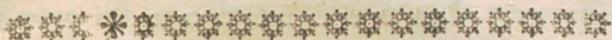
Qu'est-il donc arrivé, ma chère maîtresse, & qu'est devenu vôte courage ?

LINDANE.

On en a contre l'infortune, l'injustice, l'indigence. Il y a cent traits qui s'émouffent sur un cœur noble ; il en vient un qui porte enfin le coup de la mort.

(*Elles sortent.*)

SCENE



## S C E N E III.

LADY ALTON, FRELON.

LADY ALTON.

Q Uoi! être trahie, abandonnée pour cette petite créature! (*à Frélon*) Gazetier Littéraire, approchez; m'avez-vous servie? avez-vous employé vos correspondances? m'avez-vous obéie? avez-vous découvert quelle est cette insolente qui fait le malheur de ma vie?

FRELON.

J'ai rempli les volontés de votre grandeur; je sçai qu'elle est Ecoffaïse, & qu'elle se cache.

LADY ALTON.

Voilà de belles nouvelles!

FRELON.

Je n'ai rien découvert de plus jusqu'à présent.

LADY ALTON.

Eh en quoi m'as-tu donc servie?

FRELON.

Quand on découvre peu de chose, on ajoute quelque chose, & quelque chose avec quelque chose fait beaucoup. J'ai fait une hypothèse.

C 3

LA-

LADY ALTON.

Comment, pédant! une hypothèse!

FRELON.

Oui, j'ai supposé qu'elle est mal intentionnée contre le Gouvernement,

LADY ALTON.

Ce n'est point supposer, rien n'est posé plus vrai: elle est très mal intentionnée, puis qu'elle veut m'enlever mon amant.

FRELON.

Vous voyez bien que dans un tems de trouble, une EcoSSaïse qui se cache est une ennemie de l'Etat.

LADY ALTON.

Je ne le vois pas; mais je voudrais que la chose fût,

FRELON.

Je ne le parierais pas, mais j'en jurerais.

LADY ALTON.

Et tu serais capable de l'affirmer devant des gens de conséquence?

FRELON.

Je suis en relation avec des personnes de conséquence. Je connais fort la maîtresse du valet de chambre d'un premier commis du Ministre: je pourrais même parler aux laquais de Mylord votre amant, & dire que le père de cette fille, en qualité de mal-intentionné, l'a envoyée à Londres comme mal intentionnée. Je supposerais même que  
le

le père est ici. Voyez-vous? cela pourrait avoir des suites, & on mettrait v<sup>o</sup>tre rivalle, pour ses mauvaises intentions, dans la prison où j'ai déjà été pour mes feuilles.

L A D Y A L T O N.

Ah! je respire; les grandes passions veulent être servies par des gens sans scrupule; je n'aime ni les demi-vengeances, ni les demi-fripons; je veux que le vaisseau aille à pleines voiles, ou qu'il se brise. - Tu as raison; une Ecoffaïse qui se cache dans un temps où tous les gens de son pays son suspects, est sûrement une ennemie de l'Etat; tu n'es pas un imbécille, comme on le dit. Je croyais que tu n'étais qu'un barbouil leur de papier, mais je vois que tu as en effet des talents. Je t'ai déjà récompensé; je te récompenserai encore. Il faudra m'instruire de tout ce qui se passe ici.

F R E L O N.

Madame, je vous conseille de faire usage de tout ce que vous sçauvez, & même de ce que vous ne sçauvez pas. La vérité a besoin de quelques ornements; le mensonge peut être vilain, mais la fiction est belle; qu'est-ce, après tout, que la vérité? la conformité à nos idées: or ce qu'on dit est toujours conforme à l'idée qu'on a quand on parle; ainsi il n'y a point proprement de mensonge.

C 4

L A.

LADY ALTON.

Tu me parais subtil : il semble que tu ayes étudié à St. Omer \*. Va , di-moi seulement ce que tu découvriras , je ne t'en demande pas d'avantage.

\* Autrefois on envoyait plusieurs enfans faire leurs études au collège de St. Omer.



## SCENE IV.

LADY ALTON, FABRICE.

LADY ALTON.

VOilà , je l'avoüe , le plus impudent , & le plus lâche coquin qui soit dans les trois royaumes. Nos dogues mordent par instinct de courage , & lui par instinct de bassesse ; il me ferait , je crois , haïr la vengeance. Je sens que je prendrais contre lui le parti de ma rivale : elle a dans son état humble une fierté qui me plait : elle est décente ; on la dit sage ; mais elle m'enlève mon amant , il n'y a pas moyen de pardonner. (à Fabrice qu'elle aperçoit agissant dans le Café.) Adieu , mon maître , faisons la paix ; vous êtes un honnête homme , vous ; mais vous avez dans vôtre maison un vilain grifonneur.

FA.

F A B R I C E.

Bien des gens m'ont déjà dit, Madame, qu'il est aussi méchant que Lindane est vertueuse & aimable.

L A D Y A L T O N.

Aimable! tu me perces le cœur.

oo

S C E N E V.

MR. FRIPORT, (*vêtu simplement, mais proprement, avec un large chapeau*)  
F A B R I C E.

F A B R I C E.

AH! Dieu soit béni, vous voilà de retour, Mr. Friport; comment vous trouvez-vous de votre voyage à la Jamaïque?

M R. F R I P O R T.

Fort bien, Mr. Fabrice. J'ai gagné beaucoup, mais je m'ennuie. (*au garçon du café.*) Eh! du chocolat; les papiers publics: on a plus de peine à s'amuser qu'à s'enrichir.

F A B R I C E.

Voulez-vous les feuilles de Frélon?

C 5

F R I-

F R I P O R T.

Non, que m'importe ce fatras? Je me soucie bien qu'une araignée dans le coin d'un mur marche sur sa toile pour sucer le sang des mouches! Donnez les gazettes ordinaires. Qu'y-a-t-il de nouveau dans l'Etat?

F A B R I C E.

Rien pour le présent.

F R I P O R T.

Tant mieux; moins de nouvelles, moins de sottises. Comment vont vos affaires, mon ami? Avez-vous beaucoup de monde chez vous? Qui logez-vous à présent?

F A B R I C E.

Il est venu ce matin un vieux gentilhomme qui ne veut voir personne.

F R I P O R T.

Il a raison: les hommes ne sont pas bons à grand'chose, fripons ou fots: voilà pour les trois quarts; & pour l'autre quart il se tient chez soi.

F A B R I C E.

Cet homme n'a pas même la curiosité de voir une femme charmante que nous avons dans la maison.

F R I P O R T.

Il a tort. Et quelle est cette femme charmante?

F A-

## F A B R I C E.

Elle est encor plus singulière que lui ; il y a quatre mois qu'elle est chez moi , & qu'elle n'est pas sortie de son appartement ; elle s'appelle Lindane ; mais je ne crois pas que ce soit son véritable nom.

## F R I P O R T.

C'est sans doute une honnête femme , puisqu'elle loge ici.

## F A B R I C E.

Oh ! elle est bien plus qu'honnête ; elle est belle , pauvre & vertueuse - entre nous , elle est dans la dernière misère , & elle est fière à l'excès.

## F R I P O R T.

Si cela est , elle a bien plus tort que vôtre vieux gentilhomme.

## F A B R I C E.

Oh point ; sa fierté est encor une vertu de plus ; elle consiste à se priver du nécessaire , & à ne vouloir pas qu'on le sache : elle travaille de ses mains pour gagner de quoi me payer , ne se plaint jamais , dévore ses larmes ; j'ai mille peines à lui faire garder pour ses besoins l'argent de son loyer ; il faut des ruses incroyables pour faire passer jusqu'à elle les moindres secours ; je lui compte tout ce que je lui fournis , à moitié de ce qu'il coûte : quand elle s'en aperçoit , ce sont des querelles qu'on ne peut apaiser , & c'est la seule qu'elle ait eu  
dans

dans la maison: enfin, c'est un prodige de malheur, de noblesse & de vertu: elle m'arrache quelquefois des larmes d'admiration & de tendresse.

F R I P O R T .

Vous êtes bien tendre, je ne m'attendris point, moi; je n'admire personne, mais j'estime. . . Ecoutez, comme je m'ennuie, je veux voir cette femme là, elle m'amusera.

F A B R I C E .

Oh! Mr. elle ne reçoit presque jamais de visites. Nous avons un Mylord qui venait quelquefois chez elle, mais elle ne voulait point lui parler sans que ma femme y fût présente: depuis quelque temps il n'y vient plus, & elle vit plus retirée que jamais.

F R I P O R T .

J'aime qu'on se retire: je me retirerai avec elle: qu'on me la fasse venir; où est son appartement?

F A B R I C E .

Le voici de plain-pied au café.

F R I P O R T .

Allons, je veux entrer.

F A B R I C E .

Cela ne se peut pas.

F R I P O R T .

Il faut bien que cela se puisse; où est la difficulté d'entrer dans une chambre? Qu'on m'apporte chez elle mon chocolat & les  
ga-

gazettes. (*Il tire sa montre.*) Je n'ai pas beaucoup de temps à perdre, mes affaires m'appellent à deux heures.

(*Il enfonce la porte.*)



## S C E N E V.

LINDANE (*paraissant toute effrayée.*)  
POLLY *la suit.* MR. FRIPORT,  
MR. FABRICÉ.

L I N D A N E.

**E**H mon Dieu! qui entre ainsi chez moi avec tant de fracas! Monsieur, vous me paraissez peu civil, & vous devriez respecter davantage ma solitude & mon sexe.

F R I P O R T.

Pardon. - (*à Fabrice.*) Qu'on m'apporte mon chocolat, vous dis-je.

F A B R I C É.

Oui, Mr. si Madame le permet.

(FRIPORT *s'assied près d'une table, lit la gazette, & jette un coup d'œil sur Lindane & sur Polly: il ôte son chapeau & le remet.*)

P O L L Y.

Cet homme me paraît familier.

F R I.

F R I P O R T.

Madame, pourquoi ne vous asseyez-vous pas quand je suis assis?

L I N D A N E.

Mr. c'est que vous ne devriez pas l'être, c'est que je suis très étonnée, c'est que je ne reçois point de visite d'un inconnu.

F R I P O R T.

Je suis très connu; je m'appelle Friport, loyal négociant, riche; informez vous de moi à la bourse.

L I N D A N E.

Mr., Je ne connais personne en ce pays-là, & vous me feriez plaisir de ne point incommoder une femme à qui vous devez quelques égards.

F R I P O R T.

Je ne prétends point vous incommoder; je prends mes aises, prenez les vôtres; je lis les gazettes, travaillez en tapisserie, & prenez du chocolat avec moi, ou sans moi, comme vous voudrez.

P O L L Y.

Voilà un étrange original!

L I N D A N E.

O ciel! quelle visite je reçois! Et Mylord ne vient point! cet homme bizarre m'assassine, je ne pourrai m'en défaire, comment Mr. Fabrice a-t-il pu souffrir cela? Il faut bien s'asseoir. (*Elle s'assied, & travaille à son ouvrage.*)

(Un

(*Un garçon apporte du chocolat ; Friport en prend sans en offrir ; il parle & boit par reprises.*)

F R I P O R T.

Ecoutez. Je ne suis pas homme à compliments; on m'a dit de vous - le plus grand bien qu'on puisse dire d'une femme - vous êtes pauvre & vertueuse - mais on ajoute que vous êtes fière - & cela n'est pas bien.

P O L L Y.

Et qui vous a dit tout cela, Monsieur ?

F R I P O R T.

Parbleu , c'est le maître de la maison, qui est un très galant homme , & que j'en crois sur sa parole.

L I N D A N E.

C'est un tour qu'il vous joue; il vous a trompé, Monsieur, non pas sur la fierté, qui n'est que le partage de la vraie modestie; non pas sur la vertu, qui est mon premier devoir; mais sur la pauvreté, dont il me soupçonne. Qui n'a besoin de rien n'est jamais pauvre.

F R I P O R T.

Vous ne dites pas la vérité, & cela est encor plus mal que d'être fière: je sçai mieux que vous que vous manquez de tout, & quelquefois même vous vous dérobez un repas.

P O L L Y.

C'est par ordre du médecin.

F R I -

F R I P O R T.

Taisez vous; est-ce que vous êtes fière aussi, vous?

P O L L Y.

Oh l'orginal! l'orginal!

F R I P O R T.

En un mot, ayez de l'orgueil ou non, peu m'importe. J'ai fait un voyage à la Jamaïque, qui m'a valu cinq mille guinées; je me suis fait une loi, (& ce doit être celle de tout bon Chrétien) de donner toujours le dixième de ce que je gagne; c'est une dette que ma fortune doit payer à l'état malheureux où vous êtes - - oui, où vous êtes, & dont vous ne voulez pas convenir. Voilà ma dette de cinq cent guinées payée; point de remerciement, point de reconnoissance; gardez l'argent & le secret.

*(Il jette une grosse bourse sur la table.)*

P O L L Y.

Ma foi, ceci est bien plus orginal encore.

L I N D A N E *(se levant & se détournant)*

Je n'ai jamais été si confondue. Hélas que tout ce qui m'arrive m'humilie! quelle générosité! mais quel outrage!

F R I P O R T *(continuant à lire les gazettes, & à prendre son chocolat.)*

L'impertinent gazetier! le plat animal! peut-on dire de telles pauvretés avec un ton

fi

si emphatique? *Le Roi est venu en haute personne.* Eh malotru! qu'importe que sa personne soit haute ou petite? Di le fait tout rondement.

L I N D A N E (*s'aprochant de lui.*)

Monsieur . . .

F R I P O R T.

Eh bien ?

L I N D A N E.

Ce que vous faites pour moi me surprend plus encor que ce que vous dites; mais je n'accepterai certainement point l'argent que vous m'offrez: il faut vous avoier que je ne me crois pas en état de vous le rendre.

F R I P O R T.

Qui vous parle de le rendre?

L I N D A N E.

Je ressens jusqu'au fond du cœur toute la vertu de vôtre procédé, mais la mienne ne peut en profiter; recevez mon admiration; c'est tout ce que je puis.

P O L L Y.

Vous êtes cent fois plus singulière que lui. Eh! Madame, dans l'état où vous êtes, abandonnée de tout le monde, avez-vous perdu l'esprit, de refuser un secours que le ciel vous envoie par la main du plus bizarre & du plus galant homme du monde?

D

FRI-

FRIPORT.

Eh que veux-tu dire, toi? En quoi suis-je bizarre?

POLLY.

Si vous ne prenez pas pour vous, Madame, prenez pour moi; je vous fers dans votre malheur, il faut que je profite au moins de cette bonne fortune. Monsieur, il ne faut plus dissimuler; nous sommes dans la dernière misère, & sans la bonté attentive du maître du café, nous serions mortes de froid, & de faim. Ma maîtresse a caché son état à ceux qui pouvaient lui rendre service; vous l'avez sçu malgré elle, obligez la malgré elle à ne pas se priver du nécessaire que le ciel lui envoie par vos mains généreuses.

LINDANE.

Tu me perds d'honneur, ma chère Polly.

POLLY.

Et vous vous perdez de folie, ma chère maîtresse.

LINDANE.

Si tu m'aimes, prends pitié de ma gloire; ne me réduis pas à mourir de honte pour avoir de quoi vivre.

FRIPORT (*toujours lisant.*)

Que disent ces bavardes-là?

POLLY.

Si vous m'aimez, ne me réduisez pas à mourir de faim par vanité.

LIN-

L I N D A N E.

Polly, que dirait Mylord, s'il m'aimait encor, s'il me croyait capable d'une telle bassesse? J'ai toujours feint avec lui de n'avoir aucun besoin de secours, & j'en accepterais d'un autre, d'un inconnu?

P O L L Y.

Vous avez mal fait de feindre, & vous faites très mal de refuser; Mylord ne dira rien, car il vous abandonne.

L I N D A N E.

Ma chère Polly, au nom de nos malheurs, ne nous déshonorons point; congédie honnêtement cet homme estimable & grossier, qui sçait donner, & qui ne sçait pas vivre; di lui que quand une fille accepte d'un home de tels présens, elle est toujours soupçonnée d'en payer la valeur aux dépends de sa vertu.

F R I P O R T (*toujours prenant son chocolat & lisant.*)

Hem, que dit-elle là?

P O L L Y.

Hélas, Monsieur, elle dit des choses qui me paraissent absurdes; elle parle de soupçons; elle dit qu'une fille . . . . .

F R I P O R T.

Ah, ah! est-ce qu'elle est fille?

P O L L Y.

Oui, Monsieur, & moi aussi.

D 2

F R I-

F R I P O R T.

Tant mieux ; elle dit donc qu'une fille ? . . .

P O L L Y.

Qu'une fille ne peut honnêtement accepter d'un homme.

F R I P O R T.

Elle ne sçait ce qu'elle dit ; pourquoi me soupçonner d'un dessein malhonnête, quand je fais une action honnête ?

P O L L Y.

Entendez-vous, Mademoiselle ?

L I N D A N E.

Oui, j'entends, je l'admire, & je suis inébranlable dans mon refus. Polly, on dirait qu'il m'aime ; oui, ce méchant homme de Frélon le dirait, je ferais perdue.

P O L L Y (*allant vers Friport.*)

Monsieur, elle craint que vous ne l'aimez.

F R I P O R T.

Quelle idée ! comment puis-je l'aimer ? je ne la connais pas. Rassurez vous, Mademoiselle, je ne vous aime point du tout. Si je viens dans quelques années à vous aimer par hasard, & vous aussi à m'aimer, à la bonne heure - comme vous vous aviserez je m'aviserai - Si vous vous en passez, je m'en passerai - Si vous dites que je vous ennuie, vous m'ennuieriez - Si vous voulez ne me revoir jamais, je ne vous reverrai jamais

mais-Si vous voulez que je revienne, je reviendrai. Adieu, adieu. (*Il tire sa montre.*) Mon temps se perd, j'ai des affaires, serviteur.

L I N D A N E.

Allez, Monsieur, emportez mon estime & ma reconnaissance, mais surtout emportez vôtre argent, & ne me faites pas rougir davantage.

F R I P O R T.

Elle est folle.

L I N D A N E.

Fabrice! Monsieur Fabrice! à mon secours, venez.

F A B R I C E (*arrivant en hâte.*)

Quoi donc? Madame.

L I N D A N E (*lui donnant la bourse.*)

Tenez, prenez cette bourse que Mr. a laissée par mégarde, remettez la lui, je vous en charge; assurez le de mon estime; & sçachez que je n'ai besoin du secours de personne.

F A B R I C E (*prenant la bourse.*)

Ah! Monsieur Friport, je vous reconnais bien à cette bonne action; mais comptez que Mlle. vous trompe, & qu'elle en a très grand besoin.

L I N D A N E.

Non, cela n'est pas vrai. Ah! Monsieur Fabrice! est-ce vous qui me trahissez?

## F A B R I C E.

Je vai vous obéir, puisque vous le voulez. (*bas à Mr. Friport.*) Je garderai cet argent, & il servira, sans qu'elle le sache, à lui procurer tout ce qu'elle se refuse. Le cœur me saigne; son état & sa vertu me pénètrent l'ame.

## F R I P O R T.

Elles me font aussi quelque sensation; mais elle est trop fière. Dites-lui que cela n'est pas bien d'être fière. Adieu.



## S C E N E VI.

## L I N D A N E, P O L L Y.

## P O L L Y.

**V**ous avez là bien opéré, Madame; le ciel daignait vous secourir; vous voulez mourir dans l'indigence; vous voulez que je sois la victime d'une vertu, dans laquelle il entre peut-être un peu de vanité; & cette vanité nous perd l'une & l'autre.

## L I N D A N E.

C'est à moi de mourir, ma chère enfant; Mylord ne m'aime plus, il m'abandonne depuis trois jours; il a aimé mon impitoyable & superbe rivale; il l'aime encor sans dou-

doute; c'en est fait; j'étais trop coupable  
en l'aimant; c'est une erreur qui doit finir.

(*Elle écrit.*)

P O L L Y.

Elle paraît désespérée, hélas! elle a sujet de l'être; son état est bien plus cruel que le mien; une suivante a toujours des ressources, mais une personne qui se respecte n'en a pas.

L I N D A N E (*ayant plié sa lettre.*)

Je ne fais pas un bien grand sacrifice. Tien, quand je ne serai plus, porte cette lettre à celui. . .

P O L L Y.

Que dites-vous?

L I N D A N E.

A celui qui est la cause de ma mort: je te recommande à lui, mes dernières volontés le toucheront. Va. (*elle l'embrasse.*) Sois sûre que de tant d'amertumes, celle de n'avoir pû te récompenser moi-même, n'est pas la moins sensible à ce cœur infortuné.

P O L L Y.

Ah! mon adorable maîtresse! que vous me faites verser de larmes, & que vous me glacez d'effroi! Que voulez-vous faire? quel dessein horrible! hélas! pourquoi ne vous êtes-vous pas expliquée avec Mylord? Peut-être que vôtre réserve cruelle lui aura déplu.

D 4

L I N-

L I N D A N E.

Tu m'ouvres les yeux; je lui aurai déplû sans doute; mais comment me découvrir au fils de celui qui a perdu mon père & ma famille?

P O L L Y.

Quoi, Madame, ce fut donc le père de Mylord qui . . . .

L I N D A N E.

Oui, ce fut lui-même qui persécuta mon père, qui le fit condamner à la mort, qui nous a dégradés de noblesse, qui nous a ravi notre existence. Sans père, sans mère, sans bien, je n'ai que ma gloire & mon fatal amour. Je devais détester le fils de Murray; la fortune qui me poursuit me l'a fait connaître; je l'ai aimé, & je dois m'en punir.

P O L L Y.

Que vois-je! vous pâlissez, vos yeux s'obscurcissent . . . .

L I N D A N E.

Puisse ma douleur me tenir lieu du poison & du fer que j'implorais!

P O L L Y.

—A l'aide! Mr. Fabrice, à l'aide! ma maîtresse s'évanouît.

F A B R I C E.

Au secours! que tout le monde descende, ma femme, ma servante, Mr. le gentilhomme de là-haut, tout le monde. . . .

(Læ

(*La femme & la servante de Fabrice, & Polly, emmènent Lindane dans sa chambre.*)

LINDANE (*en sortant.*)

Pourquoi me rendez-vous à la vie?



S C E N E VII.

MONROSE, FABRICE.

M O N R O S E.

QU'y a-t-il donc, nôtre hôte?

F A B R I C E.

C'était cette belle Demoiselle dont je vous ai parlé, qui s'évanouissait; mais ce ne fera rien.

M O N R O S E.

Ces petites fantaisies de filles passent vite, & ne sont pas dangereuses: que voulez-vous que je fasse à une fille qui se trouve mal? est-ce pour cela que vous m'avez fait descendre? Je croyais que le feu était à la maison.

F A B R I C E.

J'aimerais mieux qu'il y fût, que de voir cette jeune personne en danger. Si l'Ecosse a plusieurs filles comme elle, ce doit être un beau pays.

D 5

M O N-

M O N R O S E.

Quoi! elle est d'Ecosse?

F A B R I C E.

Oui, Monsieur, je ne le sçai que d'aujourd'hui - c'est nôtre faiseur de feuilles qui me l'a dit, car il sçait tout, lui.

M O N R O S E.

Et son nom, son nom?

F A B R I C E.

Elle s'appelle Lindane.

M O N R O S E.

Je ne connais point ce nom là. - (*Il se promène.*) On ne prononce point le nom de ma patrie que mon cœur ne soit déchiré. Peut-on avoir été traité avec plus d'injustice & de barbarie? Tu es mort, cruel Murrai, indigne ennemi! ton fils reste; j'aurai justice ou vengeance! O ma femme! ô mes chers enfans! ma fille! j'ai donc tout perdu sans ressource! que de coups de poignard auraient fini mes jours, si la juste fureur de me venger ne me forçait pas à porter dans l'affreux chemin du monde, ce fardeau détestable de la vie!

F A B R I C E (*revenant.*)

Tout va mieux, Dieu merci.

M O N R O S E.

Comment? quel changement y a-t-il dans les affaires? quelle révolution?

F A -

F A B R I C E.

Monſieur, elle a repris ſes ſens; elle ſe porte très bien; encor un peu pâle, mais toujours belle.

M O N R O S E.

Ah, ce n'eſt que cela. - Il faut que je ſorte - que j'aïlle - que je hazarde - oui - je le veux -

( Il ſort. )

F A B R I C E.

Cet homme ne ſe ſoucie pas des filles qui s'évanouiſſent. S'il avoit vû Lindane, il ne ſerait pas ſi indifférent.

*Fin du ſecand ARc.*

## A C T E III.

## S C E N E I.

LADY ALTON, ANDRE.

LADY ALTON.

Oui, puis-que je ne peux voir le traître chez lui, je le verrai ici; il y viendra ſans doute. Ce barbouilleur de feuilles avoit raiſon; une Ecoſſaiſe cachée ici dans ce temps de trouble! Elle conſpire contre l'Etat; elle ſera enlevée, l'ordre eſt donné:

né: ah du moins c'est contre moi qu'elle conspire! c'est de quoi je ne suis que trop fûre. Voici André le laquais de Mylord; je serai instruite de tout mon malheur. André! vous apportez ici une lettre de Mylord, n'est-il pas vrai?

A N D R É.

. Oui, Madame.

L A D Y A L T O N.

Elle est pour moi.

A N D R É.

Non, Madame, je vous jure.

L A D Y A L T O N.

Comment, ne m'en avez-vous pas apporté plusieurs de sa part?

A N D R É.

Oui, mais celle-ci n'est pas pour vous; c'est pour une personne qu'il aime à la folie.

L A D Y A L T O N.

Eh bien, ne m'aimait-il pas à la folie quand il m'écrivait?

A N D R É.

Oh que non, Madame, il vous aimait si tranquillement! mais ici ce n'est pas de même; il ne dort ni ne mange; il court jour & nuit; il ne parle que de sa chère Lindane; cela est tout différent, vous dis-je.

L A D Y A L T O N.

Le perfide! le méchant homme! n'importe,

te, je vous dis que cette lettre est pour moi; n'est elle pas sans dessus.

A N D R É.

Oui, Madame.

L A D Y A L T O N.

Toutes les lettres que vous m'avez apportées n'étaient-elles pas sans dessus aussi?

A N D R É.

Oui, mais elle est pour Lindane.

L A D Y A L T O N.

Je vous dis qu'elle est pour moi, & pour vous le prouver, voici dix guinées de port que je vous donne.

A N D R É.

Ah oui, Madame, vous m'y faites penser, vous avez raison, la lettre est pour vous, je l'avais oublié-mais cependant, comme elle n'était pas pour vous, ne me décelez pas; dites que vous l'avez trouvée chez Lindane.

L A D Y A L T O N.

Laissez moi faire.

A N D R É.

Quel mal, après tout, de donner à une femme une lettre écrite pour une autre? il n'y a rien de perdu, toutes les lettres se ressemblent. Si Mlle Lindane ne reçoit pas sa lettre, elle en recevra d'autres: ma com-  
mis-

mission est faite. Oh! je fais bien mes commissions, moi!

( Il sort. )

LADY ALTON (ouvre la lettre & lit.)

Lisons : *Ma chère , ma respectable , ma vertueuse Lindane - il ne m'en a jamais tant écrit - il y a deux jours , il y a un siècle que je m'arrache au bonheur d'être à vos pieds , mais c'est pour vous servir : je sçai qui vous êtes , & ce que je vous dois : je périrai , ou les choses changeront . Mes amis agissent : comptez sur moi , comme sur l'amant le plus fidèle , & sur un homme digne peut-être de vous servir .*

(après avoir lu.)

C'est une conspiration , il n'en faut point douter ; elle est d'Ecosse , sa famille est mal intentionnée ; le père de Murrain a commandé en Ecosse ; ses amis agissent ; il court jour & nuit ; c'est une conspiration. Dieu merci , j'ai agi aussi , & si elle n'accepte pas mes offres , elle sera enlevée dans une heure , avant que son indigne amant la secoure.



SCE-



## S C E N E II.

LADY ALTON, POLLY  
LINDANÉ.

LADY ALTON (*à Polly qui passe de la chambre de sa maîtresse dans une chambre du caffè.*)

M Ademoiselle, allez dire tout-à-l'heure à votre maîtresse qu'il faut que je lui parle, qu'elle ne craigne rien, que je n'ai que des choses très agréables à lui dire; qu'il s'agit de son bonheur, *avec emportement*) & qu'il faut qu'elle vienne tout-à-l'heure, tout-à-l'heure, entendez-vous? qu'elle ne craigne point, vous dis-je.

P O L L Y.

Oh Madame! nous ne craignons rien; mais votre physionomie me fait trembler.

LADY ALTON.

Nous verrons, si je ne viens pas à bout de cette fille vertueuse, avec les propositions que je vai lui faire.

LINDANÉ (*arrivant toute tremblante soutenüe par Polly.*)

Que voulez-vous, Madame? venez-vous insulter encor à ma douleur?

L A-

## LADY ALTON.

Non, je viens vous rendre heureuse; je sçai que vous n'avez rien; je suis riche, je suis grande Dame; je vous offre un de mes châteaux sur les frontières d'Ecosse, avec les terres qui en dépendent; allez-y vivre avec votre famille, si vous en avez; mais il faut dans l'instant que vous abandonniez Mylord pour jamais, & qu'il ignore toute sa vie vôtre retraite.

## LINDANE.

Hélas! Madame, c'est lui qui m'abandonne; ne soyez point jalouse d'une infortunée; vous m'offrez en vain une retraite; j'en trouverai sans vous une éternelle, dans laquelle je n'aurai pas au moins à rougir de vos bienfaits.

## LADY ALTON.

Comme vous me répondez, téméraire!

## LINDANE.

La témérité ne doit point être mon partage; mais la fermeté doit l'être. Ma naissance vaut bien la vôtre; mon cœur vaut peut-être mieux; & quant à ma fortune, elle ne dépendra jamais de personne, encor moins de ma rivale. *(elle sort.)*

LADY ALTON *(seule.)*

Elle dépendra de moi. Je suis fâchée qu'elle me réduise à cette extrémité. J'ai honte de m'être servie de ce faquin d'écrivain, mais enfin, elle m'y a forcée. Infidèle amant! passion funeste! Je suffoque.

SCE.



## S C E N E III.

MR. FRIPORT, le Chevalier MON-ROSE paraissent dans le Caffé avec la femme de Fabrice, la servante, les garçons du Caffé, qui mettent tout en ordre. FABRICE, LADY ALTON.

LADY ALTON (*à Fabrice.*)

**M**onsieur Fabrice, vous me voyez ici souvent, c'est vôtre faute.

F A B R I C E.

Au contraire, Madame nous souhaitions . . . . .

L A D Y A L T O N.

J'en suis fâchée plus que vous; mais vous m'y reverrez encor, vous dis-je.

(*elle sort.*)

F A B R I C E.

Tant pis. A qui en a-t-elle donc? quelle différence d'elle à cette Lindane, si belle & si patiente!

F R I P O R T.

Oui, à propos, vous m'y faites songer; elle est comme vous dites, belle & honnête.

E

F A

F A B R I C E.

Je suis fâché que ce brave gentilhomme ne l'ait pas vüe, il en aurait été touché.

M O N R O S E (à part.)

Ah! j'ai d'autres affaires en tête. Malheureux que je suis!

F R I P O R T.

Je passe mon temps à la bourse ou à la Jamaïque: cependant la vüe d'une jeune personne ne laisse pas de réjouir les yeux d'un galant homme. Vous me faites songer, vous dis-je, à cette petite créature: beau maintien, conduite sage, belle tête, démarche noble. Il faut que je la voie un de ces jours encor une fois. C'est dommage qu'elle soit si fière.

M O N R O S E (à Friport.)

Nôtre hôte m'a confié que vous en aviez agi avec elle d'une manière admirable.

F R I P O R T.

Moi? non. n'en auriez-vous pas fait autant à ma place?

M O N R O S E.

Je le crois, si j'étais riche, & si elle le méritait.

F R I P O R T.

Eh bien, que trouvez-vous donc là d'admirable? (il prend les gazettes.) Ah ah, voyons ce que disent les nouveaux papiers d'aujourd'hui. Hom, hom, le Lord Falbrige mort.

M O N-

M O N R O S E (*s'avancant.*)

Falbrige mort! le seul ami qui me restait sur la terre! le seul dont j'attendais quelque appui! Fortune, tu ne cesseras jamais de me persécuter!

F R I P O R T.

Il était votre ami? j'en suis fâché. *D'Edimbourg le 14. Avril . . . . On cherche partout le Lord Monrose, condamné depuis onze ans à perdre la tête.*

M O N R O S E.

Juste ciel! qu'entends-je! hem, que dites-vous? Mylord Monrose condamné à . . . .

F R I P O R T.

Oui parbleu, le Lord Monrose - lisez vous-même, je ne me trompe pas.

M O N R O S E (*lit.*)

(*froidement.*)

Oui, cela est vrai. (*à part.*) Il faut sortir d'ici, la maison est trop publique. Je ne crois pas que la terre & l'enfer conjurés ensemble aient jamais assemblé tant d'infortunes contre un seul homme. (*à son valet Jacq. qui est dans un coin de la salle.*) Eh! va faire seller mes chevaux, & que je puisse partir, s'il est nécessaire, à l'entrée de la nuit. Comme les nouvelles courent! comme le mal vole!

## FRIPORT.

Il n'y a point de mal à cela; qu'importe que le Lord Monrose soit décapité ou non? tout s'imprime, tout s'écrit, rien ne demeure: on coupe une tête aujourd'hui, le gazettier le dit le lendemain, & le surlendemain on n'en parle plus. Si cette demoiselle Lindane n'était pas si fière, j'irais sçavoir comme elle se porte; elle est fort jolie, & fort honnête.



## SCENE IV.

Les Acteurs précédens, un Messager  
d'Etat.

LE MESSAGER.

Vous vous appelez Fabrice?

FABRICE.

Oui, Monsieur; en quoi puis-je vous servir?

LE MESSAGER.

Vous tenez un café, & des appartemens?

FABRICE.

Oui.

LE

LE MESSAGER.

Vous avez chez vous une jeune Ecoffaïse nommée Lindane?

F A B R I C E.

Oui, assurément, & c'est nôtre bonheur de l'avoir chez nous.

F R I P O R T.

Oui, elle est jolie & honnête. Tout le monde m'y fait songer.

LE MESSAGER.

Je viens pour m'assurer d'elle de la part du gouvernement; voilà mon ordre.

F A B R I C E.

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

MONROSE (*à part.*)

Une jeune Ecoffaïse qu'on arrête! & le jour même que j'arrive! Toute ma fureur renaît. O patrie! ô famille! Hélas! que deviendra ma fille infortunée? elle est peut-être ainsi la victime de mes malheurs; elle languit dans la pauvreté ou dans la prison. Ah pourquoi est-elle née?

F R I P O R T.

On n'a jamais arrêté les filles par ordre du gouvernement; fy que cela est vilain! vous êtes un grand brutal, Mr. le Messager d'Etat.

F A B R I C E.

Ouais! mais si c'était une avanturière, com-

me le difait nôtre ami Frélon. Cela va perdre ma maison; - me voilà ruiné. Cette dame de la cour avait ses raisons, je le vois bien. - Non, non, elle est très honnête.

LE MESSAGER.

Point de raisonnemens, en prison, ou caution; c'est la règle.

FABRICE,

Je me fais caution, moi, ma maison, mon bien, ma personne.

LE MESSAGER.

Vôtre personne, & rien, c'est la même chose; vôtre maison ne vous appartient peut-être pas; vôtre bien, où est-il? il faut de l'argent.

FABRICE.

Mon bon Mr. Friport, donnerai-je les cinq cent guinées que je garde, & qu'elle a refusées aussi noblement que vous les avez offertes?

FRIPORT.

Belle demande! aparemment. - Mr. le Messager, je dépose cinq cent guinées, mille, deux mille, s'il le faut, voilà comme je suis fait. Je m'appelle Friport. Je réponds de la vertu de la fille - autant que je peux - mais il ne faudrait pas qu'elle fût si fière.

LE MESSAGER.

Venez, Monsieur, faire vôtre soumission.

FRI-



M O N R O S E.

Allons, partons cette nuit même.

F A B R I C E.

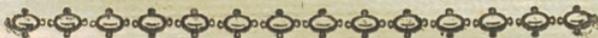
Il ne faut jamais avertir les gens de leur danger que quand il est pressé.

M O N R O S E.

Le seul ami que j'avois à Londres est mort.-  
Que fais-je ici ?

F A B R I C E.

Nous la ferions évanouir encor une fois.



## S C E N E VI.

M O N R O S E, *seul.*

**O**N arrête une jeune Ecoffaise, une personne qui vit retirée, qui se cache, qui est suspecte au gouvernement! je ne sçai-mais cette aventure me jette dans de profondes réflexions: - tout réveille l'idée de mes malheurs, mes afflictions, mon attendrissement, mes fureurs.



S C E.



## S C E N E VII.

MONROSE (*apercevant POLLY  
qui passe.*)

MAdemoiselle, un petit mot, de grace. - Etes-vous cette jeune & aimable personne née en Ecosse, qui. . .

P O L L Y.

Oui, Mr., je suis assez jeune; je suis Ecossaïse, & pour aimable-bien des gens me disent que je le suis.

M O N R O S E.

Ne sçavez-vous aucune nouvelle de votre pais?

P O L L Y.

Oh non, Mr. il y a si long-tems que je l'ai quitté!

M O N R O S E.

Et qui sont vos parens, je vous prie?

P O L L Y.

Mon père était un excellent boulanger, à ce que j'ai ouï dire, & ma mère avait servi une dame de qualité.

M O N R O S E.

Ah, j'entends, c'est vous apparemment qui servez cette jeune personne dont on m'a tant parlé; je me méprenais.

E. 5

POL.

P O L L Y.

Vous me faites bien de l'honneur.

M O N R O S E.

Vous sçavez sans doute qui est vôtre maîtresse ?

P O L L Y.

Oui, Mr., c'est la plus douce, la plus aimable fille, la plus courageuse dans le malheur.

M O N R O S E.

Elle est donc malheureuse ?

P O L L Y.

Oui, Mr. & moi aussi; mais j'aime mieux la servir que d'être heureuse.

M O N R O S E.

Mais je vous demande si vous ne connaissez pas sa famille ?

P O L L Y.

Monsieur, ma maîtresse veut être inconnue; elle n'a point de famille; que me demandez-vous là? pourquoi ces questions ?

M O N R O S E.

Une inconnue! ô ciel, si long-tems impitoyable! s'il était possible qu'à la fin je puisse-mais quelles vaines chimères! dites moi, je vous prie, quel est l'âge de vôtre maîtresse ?

P O L L Y.

Oh pour son âge, on peut le dire; car elle

elle est bien au dessus de son âge; elle a dix-huit ans.

M O N R O S E.

Dix-huit ans! . . . hélas ce serait précisément l'âge qu'aurait ma malheureuse Monrose, ma chère fille! seul reste de ma maison, seul enfant que mes mains aient pu caresser dans son berceau: dix-huit ans? . . .

P O L L Y.

Oui, Mr. & moi je n'en ai que vingt-deux, il n'y a pas une si grande différence. Je ne sçai pas pourquoi vous faites tout seul tant de réflexions sur son âge?

M O N R O S E.

Dix-huit ans, & née dans ma patrie! & elle veut être inconnue: je ne me possède plus; il faut avec vôtre permission que je la voie, que je lui parle tout-à-l'heure.

P O L L Y.

Ces dix-huit ans tournent la tête à ce bon vieux gentilhomme. Mr., il est impossible que vous voyiez à présent ma maîtresse; elle est dans l'affliction la plus cruelle.

M O N R O S E.

Ah! c'est pour cela même que je veux la voir.

P O L L Y.

De nouveaux chagrins qui l'ont accablée, qui ont déchiré son cœur, lui ont fait perdre l'usage de ses sens. Hélas! elle n'est pas de ces filles qui s'évanouissent pour peu de cho-

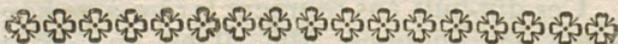
chose. Elle est à peine revenue à elle, & le peu de repos qu'elle goûte dans ce moment est un repos mêlé de trouble & d'amertume; de grace Mr. ménagez sa faiblesse & ses douleurs.

M O N R O S E.

Tout ce que vous me dites redouble mon empressement. Je suis son compatriote; je partage toutes ses afflictions; je les diminuerai peut être; souffrez qu'avant de quitter cette ville, je puisse entretenir votre maîtresse.

P O L L Y.

Mon cher compatriote, vous m'attendrifiez; attendez encor quelques moments. Les filles qui se sont évanouies sont bien long-tems avant de se remettre, avant de recevoir une visite, Je vais à elle. Je reviendrai à vous.



S C E N E VIII.

MONROSE, FABRICE.

FABRICE (*le tirant par la manche.*)

**M**onsieur, n'y a-t-il personne là?

M O N-

M O N R O S E.

Que j'attends son retour avec des mouvemens d'impatience & de trouble!

F A B R I C E.

Ne nous écoute-t-on point?

M O N R O S E.

Mon cœur ne peut suffire à tout ce qu'il éprouve.

F A B R I C E.

On vous cherche . . . .

M O N R O S E (*se retournant.*)

Qui? quoi? comment? pourquoi? que voulez-vous dire?

F A B R I C E.

On vous cherche, Monsieur. Je m'intéresse à ceux qui logent chez moi. Je ne sçai qui vous êtes; mais on est venu me demander qui vous étiez; on rode autour de la maison, on s'informe, on entre, on passe, on repasse, on guette, & je ne serai point surpris si dans peu on vous fait le même compliment qu'à cette jeune & chère Demoiselle, qui est, dit-on, de votre pays.

M O N R O S E.

Ah! il faut absolument que je lui parle avant de partir.

F A B R I C E.

Partez vite; croyez-moi; nôtre ami Friport ne ferait peut-être pas d'humeur à faire  
pour

pour vous ce qu'il a fait pour une belle personne de dix-huit ans.

MONROSE.

Pardon - Je ne sçai - où j'étais - je vous entendais à peine. - Que faire? où aller, mon cher hôte? Je ne peux partir sans la voir. - Venez, que je vous parle un moment, dans quelque endroit plus solitaire, & surtout que je puisse ensuite entretenir cette jeune Écossaise.

FABRICE.

Ah! je vous avais bien dit que vous feriez enfin curieux de la voir. Soyez sûr que rien n'est plus beau & plus honnête.

*Fin du troisième Acte.*



## A C T E IV.

### S C E N E I.

FABRICE, FRELON (*dans le caffè à une table.*) FRIPORT *une pipe à la main au milieu d'eux.*

FABRICE.

JE suis obligé de vous l'avouer, Mr. Frelon, si tout ce qu'on dit est vrai, vous me feriez plaisir de ne plus fréquenter chez nous.

FRIPORT.

FRIPORT.  
 Tout ce qu'on dit est toujours faux; quelle mouche vous pique, Mr. Fabrice?

FABRICE.  
 Vous venez écrire ici vos feuilles. Mon café passera pour une boutique de poisons.

FRIPORT (*se retournant vers Fabrice.*)  
 Ceci mérite qu'on y pense, voyez-vous?

FABRICE.  
 On prétend que vous dites du mal de tout le monde.

FRIPORT (*à Frélon.*)  
 De tout le monde, entendez-vous? c'est trop.

FABRICE.  
 On commence même à dire que vous êtes un délateur, un fripon, mais je ne veux pas le croire.

FRIPORT (*à Frélon.*)  
 Un fripon - entendez-vous? cela passe la raillerie.

FRELON.  
 Je suis un compilateur illustre, un homme de goût.

FABRICE.  
 De goût ou de dégoût; vous me faites tort, vous dis-je.

FRELON.  
 Au contraire, c'est moi qui achalande votre

tre

tre café ; c'est moi qui l'ai mis à la mode ; c'est ma réputation qui vous attire du monde.

F A B R I C E.

Plaisante réputation ! celle d'un espion, d'un malhonnête homme, (pardonnez, si je répète ce qu'on dit) & d'un mauvais auteur !

F R E L O N.

Mr. Fabrice, Mr. Fabrice, arrêtez, s'il vous plaît ; on peut attaquer mes mœurs ; mais pour ma réputation d'auteur, je ne le souffrirai jamais.

F A B R I C E.

Laissez là vos écrits ; sçavez-vous bien, puisqu'il faut tout vous dire, que vous êtes soupçonné d'avoir voulu perdre Mademoiselle Lindane ?

F R I P O R T.

Si je le croyais, je le noierais de mes mains, quoique je ne sois pas méchant.

F A B R I C E.

On prétend que c'est vous qui l'avez accusée d'être EcoSSaise, & qui avez aussi accusé ce brave gentilhomme de là-haut d'être EcoSSais.

F R E L O N.

Eh bien ! quel mal y a-t-il à être de son pays ?

F A B R I C E.

On prétend que vous avez eu plusieurs

con-

conférences avec les gens de cette Dame si colère qui est venue ici, & avec ceux de ce Mylord qui n'y vient plus, que vous redites tout, que vous envenimez tout.

F R I P O R T (à Frélon.)

Seriez-vous un fripon en effet? je ne les aime pas, au moins.

F A B R I C E.

Ah! Dieu merci, je crois que j'aperçois enfin nôtre Mylord.

F R I P O R T.

Un Milord! Adieu. Je n'aime pas plus les grands Seigneurs que les mauvais Ecrivains.

F A B R I C E.

Celui-ci n'est pas un grand Seigneur comme un autre.

F R I P O R T.

Ou comme un autre, ou différent d'un autre, n'importe. Je ne me gêne jamais, & je fors. - Mon ami, je ne sçai, il me revient toujours dans la tête une idée de nôtre jeune Ecoffaïse - je reviendrai incessamment - oui, je reviendrai - je veux lui parler sérieusement; serviteur - cette Ecoffaïse est belle & honnête. Adieu. (*en revenant.*) Dites-lui de ma part que je pense beaucoup de bien d'elle.

F

SCE.



## SCENE II.

MYLORD MURRAI (*pensif & agité.*)  
 FRELON, *lui faisant la révérence, qu'il ne regarde pas.* FABRICE *s'éloignant par respect.*

LORD MURRAI (*à Fabrice, d'un air distrait.*)

**J**E suis très aise de vous revoir, mon brave, & honnête homme, comment se porte cette belle & respectable personne que vous avez le bonheur de posséder chez vous?

F A B R I C E.

Mylord, elle a été très malade depuis qu'elle ne vous a vû : mais je suis sûr qu'elle se portera mieux aujourd'hui.

L O R D M U R R A I.

Grand Dieu ! protecteur de l'innocence, je t'implore pour elle ; daigne te servir de moi pour rendre justice à la vertu, & pour tirer d'oppression les infortunés. Graces à tes bontés & à mes soins, tout m'annonce un succès favorable. Ami (*à Fabrice*) laissez moi parler en particulier à cet homme (*en montrant Frélon.*)

F R E -

FRELON (*à Fabrice.*)

Eh bien, tu vois qu'on t'avait bien trompé sur mon compte, & que j'ai du crédit à la Cour.

FABRICE (*en sortant.*)

Je ne vois point cela.

LORD MURRAI (*à Frélon.*)

Mon ami!

FRELON.

Monseigneur, permettez-vous que je vous dédie un tome? . . . .

LORD MURRAI.

Non, il ne s'agit point de dédicace. C'est vous qui avez pris à mes gens l'arrivée de ce vieux gentilhomme venu d'Ecosse, c'est vous qui l'avez dépeint, qui êtes allé faire le même rapport aux gens du ministre d'Etat.

FRELON.

Monseigneur, je n'ai fait que mon devoir.

LORD MURRAI (*lui donnant quelques guinées.*)

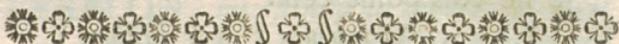
Vous m'avez rendu service sans le savoir: je ne regarde pas à l'intention: on prétend que vous vouliez nuire, & que vous avez fait du bien; tenez, voilà pour le bien que vous avez fait: mais si vous vous avisez jamais de prononcer le nom de cet homme, & de Mademoiselle Lindane, je vous ferai jeter par les fenêtres de votre grenier. Allez.

F 2

FRE-

FRELON.

Grand Merci, Monseigneur. Tout le monde me dit des injures, & me donne de l'argent, je suis bien plus habile que je ne croyais.



## SCÈNE III.

LORD MURRAI, *seul.*

UN vieux gentilhomme arrivé d'Écosse, Lindane née dans le même pays ! Hélas ! s'il étoit possible que je pussé réparer les torts de mon père ! si le ciel permettait. Entrons (à Polly qui sort de la chambre de Lindane.) Chère Polly, n'es-tu pas bien étonnée que j'aye passé tant de temps sans venir ici ? deux jours entiers - je ne me le pardonnerais jamais, si je ne les avais employés pour la respectable fille de Mylord Monrose ; les ministres étoient à Vindfor, il a fallu y courir. Va, le ciel t'inspirera bien quaud tu te rendis à mes prières ; & que tu m'appris le secret de sa naissance.

POLLY.

J'en tremble encor, ma maîtresse me l'avoit tant défendu ! Si je lui donnais le moindre chagrin, je mourrais de douleur. Hélas votre absence lui a causé aujourd'hui un assez long évanouissement, & je me serais éva-

évanouïe aussi, si je n'avais pas eu besoin de mes forces pour la secourir.

L O R D M U R R A I.

Tien, voilà pour l'évanouissement où tu as eu envie de tomber.

P O L L Y.

Mylord, j'accepte vos dons; je ne suis pas si fière que la belle Lindane, qui n'accepte rien, & qui feint d'être à son aise quand elle est dans la plus extrême indigence.

L O R D M U R R A I.

Juste ciel! la fille de Monrose dans la pauvreté! malheureux que je suis! que m'as-tu dit? combien je suis coupable! que je vai tout réparer! que son sort changera! Hélas! pourquoi me l'a-t-elle caché?

P O L L Y.

Je crois que c'est la seule fois de sa vie qu'elle vous trompera.

L O R D M U R R A I.

Entrons, entrons vite, jettons nous à ses pieds, c'est trop tarder.

P O L L Y.

Ah! Mylord! gardez vous en bien, elle est actuellement avec un gentilhomme, si vieux, si vieux, qui est de son pays, & ils se disent des choses si intéressantes!

L O R D M U R R A Y.

Quel est-il ce vieux gentil-homme, pour qui je m'intéresse déjà comme elle?

P O L L Y.

Je l'ignore.

L O R D M U R R A Y.

O destinée! Juste ciel! pourrais-tu faire que cet homme fût ce que je désire qu'il soit! Et que se disaient-ils, Polly?

P O L L Y.

Mylord, ils commençaient à s'attendrir, & comme ils s'attendrissaient, ce bon homme n'a pas voulu que je fusse présente, & je suis sortie.



## S C E N E I V.

L A D Y A L T O N , M Y L O R D  
M U R R A I , P O L L Y ,

L A D Y A L T O N.

AH! je vous y prends enfin, perfide! me voilà sûre de votre inconstance, de mon oprobre, & de votre intrigue.

L O R D M U R R A Y.

Oui, Madame, vous êtes sûre de tout.  
(à part.) Quel contre-temps effroyable!

L A-

L A D Y A L T O N.

Monstre, perfide!

L O R D M U R R A Y.

Je peux être un monstre à vos yeux, & je n'en suis pas fâché; mais pour perfide, je suis très loin de l'être; ce n'est pas mon caractère. Avant d'en aimer une autre je vous ai déclaré que je ne vous aimais plus.

L A D Y A L T O N.

Après une promesse de mariage! scélerat, après m'avoir juré tant d'amour!

L O R D M U R R A Y.

Quand je vous ai juré de l'amour, j'en avais: quand je vous ai promis de vous épouser; je voulais tenir ma parole.

L A D Y A L T O N.

Eh qui t'a empêché de tenir ta parole, parjure!

L O R D M U R R A Y.

Vôtre caractère, vos emportements; je me mariais pour être heureux, & j'ai vu que nous ne l'aurions été ni l'un, ni l'autre.

L A D Y A L T O N.

Tu me quittes pour une vagabonde, pour une avanturière.

L O R D M U R R A Y.

Je vous quitte pour la vertu, pour la douceur, & pour les graces.

LADY ALTON.

Traître, tu n'es pas où tu crois en être ;  
je me vengerai plutôt que tu ne penses.

LORD MURRAY.

Je sçai que vous êtes vindicative, en-  
vieuse plutôt que jalouse, emportée plutôt  
que tendre ; mais vous serez forcée à respec-  
ter celle que j'aime.

LADY ALTON.

Allez, lâche, je connais l'objet de vos  
amours mieux que vous ; je sçai qui elle est,  
je sçai qui est l'étranger arrivé aujourd'hui  
pour elle : je sçai tout ; des hommes plus  
puissants que vous sont instruits de tout ; &  
bientôt on vous enleva l'indigne objet pour  
qui vous m'avez méprisée.

LORD MURRAY.

Que veut-elle dire, Polly ? elle me fait  
mourir d'inquiétude.

POLLY.

Et moi de peur. Nous sommes perdus.

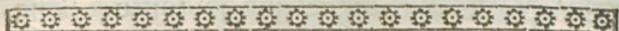
LORD MURRAY.

Ah ! Madame, arrêtez vous, un mot, ex-  
pliquez vous, écoutez. . . .

LADY ALTON.

Je n'écoute point, je ne répons rien,  
je ne m'explique point. Vous êtes, comme  
je vous l'ai déjà dit, un inconstant, un vo-  
lage, un cœur faux, un traître, un perfide,  
un homme abominable. *(elle sort.)*

SCE.



## SCENE V.

LORD MURRAI, POLLY.

L O R D M U R R A I .

Que prétend cette furie? Que la jalousie est affreuse! O ciel! fai que je sois toujours amoureux, & jamais jaloux. Que veut-elle? elle parle de faire enlever ma chère Lindane, & cet étranger; que veut-elle dire? sçait-elle quelque chose?

P O L L Y .

Hélas! il faut vous l'avoïer, ma maîtresse est arrêtée par l'ordre du gouvernement; je crois que je le suis aussi; & sans un gros homme, qui est la bonté même, & qui a bien voulu être nôtre caution, nous serions en prison à l'heure que je vous parle: on m'avoit fait jurer de n'en rien dire, mais le moyen de se taire avec vous?

L O R D M U R R A I .

Qu'ai-je entendu? qu'elle aventure! & que de revers accumulés en foule! Je vois que le nom de ta maîtresse est toujours suspect. Hélas! ma famille a fait tous les malheurs de la sienne; le ciel, la fortune, mon amour, l'équité, la raison, allaient tout réparer, la vertu m'inspirait; le cri-

F 5

me

me s'oppose à tout ce que je tente, il ne triomphera pas. N'allarme point ta maîtresse; je cours chez le ministre; je vais tout presser, tout faire. Je m'arrache au bonheur de la voir pour celui de la servir. Je cours, & je revole. Di-lui bien que je m'éloigne parce que je l'adore. (*Il sort.*)

P O L L Y *seule.*

Voilà d'étranges aventures! je vois que ce monde-ci n'est qu'un combat perpétuel des méchans contre les bons, & qu'on en veut toujours aux pauvres filles.



## S C E N E VI.

MONROSE, LINDANE,  
(POLLY *reste un moment & sort*  
*à un signe que lui fait sa maîtresse.*)

M O N R O S E.

Chaque mot que vous m'avez dit me perce l'ame. Vous née dans le Locaber! & témoin de tant d'horreurs, persécutée, errante, & si malheureuse avec des sentimens si nobles!

L I N D A N E.

Peut-être je dois ces sentimens mêmes à mes malheurs; peut-être si j'avais été élevée dans le luxe & la mollesse, cette  
ame

ame qui s'est fortifiée par l'infortune, n'eût été que faible.

M O N R O S E.

O vous! digne du plus beau sort du monde, cœur magnanime, ame élevée, vous m'avoüez que vous êtes d'une de ces familles proscrites, dont le sang a coulé sur les échaffauts dans nos guerres civiles, & vous vous obstinez à me cacher vôtre nom & vôtre naissance!

L I N D A N E.

Ce que je dois à mon père, me force au silence; il est proscrit lui-même; on le cherche; je l'exposerais peut-être si je me nommais; vous m'inspirez du respect & de l'attendrissement; mais je ne vous connais pas; je dois tout craindre. Vous voyez que je suis suspecte moi-même, que je suis arrêtée & prisonnière; un mot peut me perdre.

M O N R O S E.

Hélas! un mot ferait peut-être la première consolation de ma vie. Dites moi du moins quel âge vous aviez quand la destinée si cruelle vous sépara de vôtre père, qui fut depuis si malheureux?

L I N D A N E.

Je n'avais que cinq ans.

M O N R O S E.

Grand Dieu! qui avez pitié de moi, toutes ces époques rassemblées, toutes les choses

ses qu'elle m'a dites, sont autant de traits de lumière qui m'éclairent dans les ténèbres où je marche. O Providence! ne t'arrête point dans tes bontés.

L I N D A N E.

Quoi! vous versez des larmes! Hélas! tout ce que je vous ai dit m'en fait bien répandre.

M O N R O S E (*s'effuyant les yeux.*)

Achez, je vous en conjure. Quand votre père eut quitté sa famille pour ne plus la revoir, combien restâtes-vous auprès de votre mère?

L I N D A N E.

J'avais dix ans quand elle mourut dans mes bras de douleur & de misère, & que mon frère fut tué dans une bataille.

M O N R O S E.

Ah! je succombe! Quel moment & quel souvenir! Chère & malheureuse épouse!- fils heureux d'être mort, & de n'avoir pas vû tant de désastres!- Reconnaissez-vous ce portrait? *il tire un portrait de sa poche.*)

L I N D A N E.

Que vois-je? est-ce un songe? c'est le portrait même de ma mère; mes larmes l'arrosent, & mon cœur qui se fond s'échape vers vous.

M O N R O S E.

Oui, c'est là votre mère, & je suis ce  
père

père infortuné dont la tête est proscrite, & dont les mains tremblantes vous embrassent.

L I N D A N E.

Je respire à peine! Où suis-je? Je tombe à vos genoux, voici le premier instant heureux de ma vie. - O mon père! . . . hélas! comment osez-vous venir dans cette ville? je tremble pour vous au moment que je goûte le bonheur de vous voir.

M O N R O S E.

Ma chère fille, vous connaissez toutes les infortunes de notre maison; vous sçavez que la maison des Murray, toujours jalouse de la nôtre, nous plongea dans ce précipice: toute ma famille a été condamnée; j'ai tout perdu. Il me restait un ami, qui pouvait par son crédit me tirer de l'abîme où je suis, qui me l'avait promis; j'apprends en arrivant que la mort me l'a enlevé, qu'on me cherche en Ecoffe, que ma tête y est à prix; c'est sans doute le fils de mon ennemi qui me persécute encor; il faut que je meure de sa main, ou que je lui arrache la vie.

L I N D A N E.

Vous venez, dites-vous, pour tuer Mylord Murray?

M O N R O S E.

Oui, je vous vengerai, je vengerai ma famille, ou je périrai; je ne hazarde qu'un reste de jours déjà proscrits.

L I N-

L I N D A N E.

O fortune ! dans quelle nouvelle horreur tu me rejettes ! que faire - quel parti prendre ? Ah mon père !

M O N R O S E.

Ma fille, je vous plains d'être née d'un père si malheureux.

L I N D A N E.

Je suis plus à plaindre que vous ne pensez . . . . Etes - vous bien résolu à cette entreprise funeste ?

M O N R O S E.

Résolu comme à la mort.

L I N D A N E.

Mon père, je vous conjure, par cette vie fatale que vous m'avez donnée, par vos malheurs, par les miens qui sont peut-être plus grands que les vôtres, de ne me pas exposer à l'horreur de vous perdre, lorsque je vous retrouve; ayez pitié de moi, épargnez votre vie & la mienne.

M O N R O S E.

Vous m'attendrissez, votre voix pénètre mon cœur, je crois entendre celle de votre mère. Hélas - que voulez - vous ?

L I N D A N E.

Que vous cessiez de vous exposer, que vous quittiez cette Ville si dangereuse pour vous - & pour moi. - Oui, c'en est fait, mon parti est pris. - Mon père, je renoncerais à tout pour vous - oui, à tout - je suis pré-

prête à vous suivre- je vous accompagnerai, s'il le faut, dans quelque île affreuse des Orcades; je vous y servirai de mes mains; c'est mon devoir, je le remplirai. - C'en est fait, partons.

M O N R O S E.

Vous voulez que je renonce à vous venger ?

L I N D A N E.

Cette vengeance me ferait mourir; partons, vous dis-je.

M O N R O S E.

Eh bien, l'amour paternel l'emporte, puisque vous avez le courage de vous attacher à ma funeste destinée; je vai tout préparer pour que nous quittions Londres avant qu'une heure se passe; soyez prête, & recevez encor mes embrassements & mes larmes.



S C E N E VII.

L I N D A N E , P O L L Y.

L I N D A N E.

C'en est fait, ma chère Polly, je ne reverrai plus Mylord Murrai, je suis morte pour lui.

P O L L Y.

P O L L Y.

Vous rêvez, Mademoiselle, vous le rêverez dans quelques minutes. Il était ici tout-à-l'heure.

L I N D A N E.

Il était ici ! & il ne m'a point vüe ! c'est-là le comble. O mon malheureux père ! que ne suis-je partie plutôt ?

P O L L Y.

S'il n'avait pas été interrompu par cette détestable Mylady Alton . . . .

L I N D A N E.

Quoi ! c'est ici même qu'il l'a vue pour me braver, après avoir été trois jours sans me voir, sans m'écrire ! Peut-on plus indignement se voir outrager ? Va, sois sûre que je m'arracherais la vie dans ce moment, si ma vie n'étoit pas nécessaire à mon père.

P O L L Y.

Mais, Mademoiselle, écoutez moi donc, je vous jure que Mylord . . . .

L I N D A N E.

Lui perfide ! c'est ainsi que sont faits les hommes ! Père infortuné, je ne penserai désormais qu'à vous.

P O L L Y.

Je vous jure que vous avez tort, que Mylord n'est point perfide, que c'est le plus aimable homme du monde, qu'il vous aime de tout son cœur, qu'il m'en a donné des marques.

L I N-

L I N D A N E.

La nature doit l'emporter sur l'amour; je ne sçai où je vai-je ne sçai ce que je deviendrai; mais sans doute je ne serai jamais si malheureuse que je le suis.

P O L L Y.

Vous n'écoutez rien: reprenez vos esprits, ma chère maîtresse: on vous aime.

L I N D A N E.

Ah Polly! es-tu capable de me suivre?

P O L L Y.

Je vous suivrai jusqu'au bout du monde; mais on vous aime, vous dis-je.

L I N D A N E.

Laisse moi: ne me parle point de Mylord; hélas! quand il m'aimerait, il faudrait partir encore. - Ce gentilhomme que tu as vu avec moi . . . .

P O L L Y.

Eh bien?

L I N D A N E.

Vien, tu apprendras tout: les larmes, les soupirs me suffoquent. Sui-moi, & sois prête à partir.

*Fin du quatrième Acte.*

G

A C.



## ACTE V.

## SCENE I.

LINDANE, FRIPORT,  
FABRICE.

FABRICE.

**C**Ela perce le cœur, Mademoiselle; Polly fait vôtre paquet; vous nous quittez.

LINDANE.

Mon cher hôte, & vous, Monsieur, à qui je dois tant, vous qui avez déployé un caractère si généreux, vous qui ne me laissez que la douleur de ne pouvoir reconnaître vos bienfaits, je ne vous oublierai de ma vie.

FRIPORT.

Qu'est-ce donc que tout cela? qu'est-ce que c'est que ça? Si vous êtes contente de nous, il ne faut point vous en aller; est-ce que vous craignez quelque chose? vous avez tort, une fille n'a rien à craindre.

FABRICE.

Mr. Friport, ce vieux gentilhomme qui est de son pays fait aussi son paquet. Mademoi-

moiselle pleurait , & ce Monsieur pleurait aussi , & ils partent ensemble : je pleure aussi en vous parlant.

F R I P O R T.

Je n'ai pleuré de ma vie ; si ! que cela est sot de pleurer ! les yeux n'ont point été donnés à l'homme pour cette besogne. Je suis affligé, je ne le cache pas ; & quoiqu'elle soit fière, comme je le lui ai dit, elle est si honnête, qu'on est fâché de la perdre. Je veux que vous m'écriviez, si vous vous en allez, Mademoiselle. Je vous ferai toujours du bien.-Nous nous retrouverons peut-être un jour, que sçait-on ? ne manquez pas de m'écrire - n'y manquez pas.

L I N D A N E.

Je vous le jure avec la plus vive reconnaissance, & si jamais la fortune . . .

F R I P O R T.

Ah mon ami Fabrice, cette personne là est très bien née.

F A B R I C E.

Mademoiselle, pardonnez, mais je songe que vous ne pouvez partir, que vous êtes ici sous-la caution de Mr. Friport, & qu'il perd cinq cent guinées si vous nous quittez.

L I N D A N E.

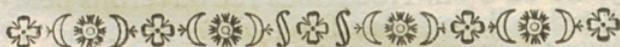
Oh ciel ! autre infortune ! autre humiliation ! quoi il faudrait que je fusse enchainée ici, & que Mylord & mon père. . .

G 2

FRI-

FRIPORT (à *Fabrice.*)

Oh qu'à cela ne tienne, quoiqu'elle ait je ne sçai quoi qui me touche-qu'elle parte si elle en a envie-il ne faut point gêner les filles; je me soucie de cinq cent guinées comme de rien. (*bas à Fabrice.*) Fourre lui encor les cinq cent autres guinées dans sa valise. Allez, Mademoiselle, partez quand il vous plaira; écrivez moi; revoyez moi quand vous reviendrez-car j'ai conçu pour vous beaucoup d'affection.



SCENE II.

LORD MURRAI & ses gens *dans l'enfoncement.* LINDANE, & les Acteurs précédens *sur le devant.*

LORD MURRAI (à *ses gens.*)

Restez ici, vous: vous, courez à la chancellerie, & raportez moi le parchemin qu'on expédie dès qu'il sera scellé. Vous, qu'on aille préparer tout dans la nouvelle maison que je viens de louer. (*il tire un papier de sa poche & le lit.*) Quel bonheur d'affurer le bonheur de Lindane!

LIN-

LINDANE (*à Polly.*)

Hélas! en le voyant je me sens déchirer le cœur.

F R I P O R T.

Ce Mylord là vient toujours mal-à-propos; il est si beau & si bien mis, qu'il me déplaît souverainement; mais après tout que cela me fait-il? j'ai quelque affection-mais je n'aime point-moi. Adieu, Mademoiselle.

L I N D A N E.

Je ne partirai point sans vous témoigner encor ma reconnaissance & mes regrets.

F R I P O R T.

Non, non, point de ces cérémonies-là, vous m'attendriez peut être. Je vous dis que je n'aime point-je vous verrai pourtant encor une fois: je resterai dans la maison, je veux vous voir partir. Allons, Fabrice, aider ce bon gentilhomme de là-haut. Je me sens, vous dis-je, quelque affection pour cette fille.





## SCENE III.

LORD MURRAI, LINDANE.

LORD MURRAI.

ENfin donc, je goûte en liberté le charme de vôtre vûe. Dans quelle maison vous êtes ! elle ne vous convient pas ! une plus digne de vous vous attend. Quoi ! belle Lindane, vous baissez les yeux, & vous pleurez ! quel est ce gros homme qui vous parlait ? vous aurait-il causé quelque chagrin ? il en porterait la peine sur l'heure.

LINDANE (*en essuyant ses larmes.*)

Hélas ! c'est un bon homme, un homme grossièrement vertueux, qui a eu pitié de moi dans mon cruel malheur, qui ne m'a point abandonnée, qui n'a pas insulté à mes disgraces, qui n'a point parlé ici longtemps à ma rivale en dédaignant de me voir, qui, s'il m'avait aimée, n'auroit point passé trois jours sans m'écrire.

LORD MURRAI.

Ah ! croyez que j'aimerais mieux mourir que de mériter le moindre de vos reproches ; je n'ai été absent que pour vous, je n'ai songé qu'à vous, je vous ai servi malgré vous. Si en revenant ici j'ai trouvé  
cet-

cette femme vindicative & cruelle qui vou-  
lait vous perdre, je ne me suis échapé un  
moment que pour prévenir ses desseins fu-  
nestés. Grand Dieu! moi ne vous avoir pas  
écrit!

L I N D A N E.

Non.

L O R D M U R R A I.

Elle a, je le vois bien, intercepté mes  
lettres; sa méchanceté augmente encor,  
s'il se peut, ma tendresse: qu'elle rapelle  
la vôtre. Ah! cruelle, pourquoi m'avez-  
vous caché vôtre nom illustre, & l'état  
malheureux où vous êtes, si peu fait pour  
cè grand nom?

L I N D A N E.

Qui vous l'a dit?

L O R D M U R R A I (*montrant Polly.*)

Elle-même, vôtre confidente.

L I N D A N E.

Quoi! tu m'as trahie?

P O L L Y.

Vous vous trahissiez vous-même, je vous  
ai servie.

L I N D A N E.

Eh bien, vous me connaissez; vous sça-  
vez quelle haine a toujours divisé nos deux  
maisons; vôtre père a fait condamner le

G 4

mien

mien à la mort; il m'a réduit à cet état que j'ai voulu vous cacher; & vous son fils! vous! vous osez m'aimer!

L O R D M U R R A I.

Je vous adore, & je le dois; c'est à mon amour à réparer les cruautés de mon père: c'est une justice de la providence; mon cœur, ma fortune, mon sang est à vous. Confondons ensemble deux noms ennemis. J'apporte à vos pieds le contract de nôtre mariage; daignez l'honorer de ce nom qui m'est si cher. Puissent les remors & l'amour du fils réparer les fautes du père!

L I N D A N E.

Hélas! & il faut que je parte, & que je vous quitte pour jamais.

L O R D M U R R A I.

Que vous partiez! que vous me quittiez! vous me verrez plutôt expirer à vos pieds. Hélas! daignez-vous m'aimer?

P O L L Y.

Vous ne partirez point, Mademoiselle, j'y mettrai bon ordre; vous prenez toujours des résolutions désespérées. Mylord, fécondéz moi bien.

L O R D M U R R A I.

Eh qui a pû vous inspirer le dessein de me fuir, de rendre tous mes soins inutiles?

L I N.

L I N D A N E.

Mon père.

L O R D M U R R A I.

Vôtre père? eh où est-il que veut-il?  
que ne me parlez-vous?

L I N D A N E.

Il est ici; il m'emmène, c'en est fait.

L O R D M U R R A I.

Non, je jure par vous, qu'il ne vous en-  
lévera pas. Il est ici, conduisez moi à ses  
pieds.

L I N D A N E.

Ah! cher amant, gardez qu'il ne vous  
voie, il n'est venu ici que pour finir sa  
vie en vous arrachant la vôtre, & je ne  
fuyais avec lui que pour détourner cette  
horrible résolution.

L O R D M U R R A I.

La vôtre est plus cruelle; croyez que je  
ne le crains pas, & que je le ferai rentrer  
en lui-même. (*en se retournant.*) Quoi!  
on n'est pas encor revenu? Ciel, que le  
mal se fait rapidement! & le bien avec  
lenteur!

L I N D A N E.

Le voici qui vient me chercher; si vous  
m'aimez, ne vous montrez pas à lui, pri-  
vez vous de ma vue, épargnez lui l'horreur

de la vôtre - écartez vous - du moins pour quelque temps.

L O R D M U R R A I.

Ah! que c'est avec regret! mais vous m'y forcez; je vai rentrer, je vai prendre des armes qui pourront faire tomber les siennes de ses mains.



S C E N E I V.

M O N R O S E , L I N D A N E.

M O N R O S E.

A Llons, ma chère fille, seul soutien, unique consolation de ma déplorable vie - partons.

L I N D A N E.

Malheureux père d'une infortunée - je ne vous abandonnerai jamais. Cependant daignez souffrir que je reste encore.

M O N R O S E.

Quoi! après m'avoir pressé vous-même de partir, après m'avoir offert de me suivre dans les déserts où nous allons cacher nos disgrâces! avez-vous changé de dessein? avez-vous retrouvé & perdu en si peu de temps le sentiment de la nature?

L I N.

## L I N D A N E.

Je n'ai point changé - j'en suis incapable - je vous suivrai - mais encor une fois, attendez quelque temps - accordez cette grâce à celle qui vous doit des jours si remplis d'orages - ne me refusez pas des instans précieux.

## M O N R O S E.

Ils sont précieux en effet, & vous les perdez; songez-vous que nous sommes à chaque moment en danger d'être découverts, que vous avez été arrêtée, qu'on me cherche, que vous pouvez voir demain votre père périr par le dernier supplice ?

## L I N D A N E.

Ces mots sont un coup de foudre pour moi ; je n'y résiste plus. J'ai honte d'avoir tardé - cependant j'avais quelque espoir - n'importe, vous êtes mon père, je vous suis. Ah malheureuse !



S;C.E.



## SCENE V.

MR. FRIPORT & FABRICE, *paraissent d'un côté, tandis que MONROSE & sa fille parlent de l'autre.*

FRIPORT *à Fabrice.*

SA suivante a pourtant remis son paquet dans sa chambre ; elles ne partiront point, j'en suis bien aise : je m'accoutumais à elle : je ne l'aime point, mais elle est si bien née, que je la voyais partir avec une espèce d'inquiétude, que je n'ai jamais sentie, une espèce de trouble - je ne sçai quoi de fort extraordinaire.

MONROSE (*à Friport.*)

Adieu, Monsieur, nous partons le cœur plein de vos bontés ; je n'ai jamais connu de ma vie un plus digne homme que vous. Vous me faites pardonner au genre humain.

FRIPORT.

Vous partez donc avec cette Dame : je n'approuve point cela : vous devriez rester : il me vient des idées qui vous conviendront peut-être : demeurez.

SCE-



## SCENE VI.

Les Acteurs précédents, le LORD MURRAI dans le fond, recevant un rouleau de parchemin de la main de ses gens.

LORD MURRAI.

AH! je le tiens enfin ce gage de mon bonheur. Soyez béni, ô ciel! qui m'avez secondé.

F R I P O R T.

Quoi! verrai-je toujours ce maudit Mylord? que cet homme me choque avec ses graces!

MONROSE (*à sa fille, tandis que Mylord Murrei parle à son domestique.*)

Quel est cet homme, ma fille?

L I N D A N E.

Mon père, c'est . . . . ô ciel! ayez pitié de nous.

F A B R I C E.

Mr. c'est Mylord Murrei; le plus galant homme de la cour, le plus généreux.

MON-

M O N R O S E.

Murray! grand Dieu! mon fatal ennemi,  
qui vient encor insulter à tant de malheurs!  
(*il tire son épée*) il aura le reste de ma vie,  
ou moi la sienne.

L I N D A N E.

Que faites-vous? mon père! arrêtez.

M O N R O S E.

Cruelle fille, est-ce ainsi que vous me  
trahissiez?

F A B R I C E (*se jettant au devant de  
Monrose.*)

Monsieur, point de violence dans ma  
maison, je vous en conjure, vous me per-  
driez.

F R I P O R T.

Pourquoi empêcher des gens de se battre  
quand ils en ont envie? les volontés sont  
libres, laissez les faire.

L O R D M U R R A I (*toujours au fond  
du théâtre, à Monrose.*)

Vous êtes le père de cette respectable  
personne, n'est-il pas vrai?

L I N D A N E.

Je me meurs!

M O N R O S E.

Oui, puisque tu le sçais, je ne le désa-  
vouë pas. Vien, fils cruel d'un père cruel,  
achève de te baigner dans mon sang.

F A-

F A B R I C E.

Monfieur , encor une fois . . .

L O R D M U R R A I.

Ne l'arrêtez pas , j'ai de quoi le défarmer.  
( *il tire fon épée.* )

L I N D A N E ( *entre les bras de Polly.* )

Cruel ! . . . vous oferiez ! . . .

L O R D M U R R A I.

Oui , j'ofe . . . - Père de la vertueufe  
Lindane , je fuis le fils de vôtre ennemi :  
( *il jette fon épée.* ) C'est ainfi que je me  
bats contre vous.

F R I P O R T.

En voici bien d'une autre !

L O R D M U R R A I.

Percez mon cœur d'une main , mais de  
l'autre , prenez cet écrit , lisez - & connais-  
fez moi. ( *il lui donne le rouleau.* )

M O N R O S E.

Que vois-je ! ma grace ! le rétabliffe-  
ment de ma maifon ! O ciel ! & c'est à vous,  
c'est à vous , Murrain , que je dois tout ? Ah  
mon bienfaiteur ! . . . ( *il fe jette à fes  
pieds.* ) ôtez moi plutôt cette vie , pour me  
punir d'avoir attenté à la vôtre.

L I N D A N E.

Ah que je fuis heureufe ! Mon amant eft  
digne de moi.

L O R D

LORD MURRAI.

Embrassez moi, mon père.

MONROSE.

Hélas ! & comment reconnoître tant de générosité ?

LORD MURRAI (*en montrant Lindane.*)

Voilà ma récompense.

MONROSE.

Le père & la fille sont à vos genoux pour jamais.

FRIPORT (*à Fabrice.*)

Mon ami, je me doutais bien que cette Demoiselle n'était pas faite pour moi ; mais après tout, elle est tombée en bonnes mains, & cela fait plaisir.

*Fin du cinquième & dernier Acte.*







AB-57937

S

[100]

X2337562



32 *Dupuis & Des Ronais, Comédie.*

Et pardonnez au transport insensé  
Qui m'a tantôt. . . .

DUPUIS, *l'interrompant.*

Oublions le passé.

Va, mon enfant, je te pardonne,  
Et ne fais point les choses à demi.—

Le Notaire ici va se rendre.—

Souviens-toi, Des Ronais, de cette Scène tendre ;

Et s'il se peut, sois toujours mon ami,  
Quoiquè tu deviennes mon gendre.

F I N.

LE CAFFÉ,  
OU  
L'ECOSSAISE,  
COMEDIE,

Par Mr. HUME, traduite en  
Français.

Prix 12 sols.

